

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:      **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# ALBUM DE LA MINERVE



Vol. 3.

Montréal, 12 Février 1874.

No. 7.

## P O E S I E .

### LE CRI DU ZOUAVE CANADIEN.

A M. JOSEPH TAILLEFER.

Garibaldi, dans sa fureur impie,  
En blasphémant la foi de ses aïeux  
S'est écrié : « Délivrons l'Italie,  
Délivrons-la d'un pouvoir odieux. »  
Le traître veut réduire en esclavage  
L'élu du Ciel, le père des croyants !  
Ce sacrilège à tous est un outrage ;  
Armons-nous donc, amis formons nos rangs.

Hourrah ! hourrah ! mon brave régiment,  
Le tambour résonne,  
Notre clairon sonne ;  
Hourrah ! hourrah ! zouaves en avant.

Que craignons-nous et que pouvons-nous craindre ?  
Si nous mourons sur le champ de l'honneur,  
Pour récompense au ciel nous irons ceindre  
Une couronne en l'éternel bonheur.  
Mais si Dieu veut qu'après une victoire  
L'on nous revoie aux bords du Saint-Laurent,  
Nous reviendrons tout chargés de la gloire  
Due au guerrier fidèle et triomphant.

Marchons, marchons, il faut enfin rejoindre  
Sous leur drapeau nos frères les Français ;  
Oh ! quel beau jour que celui qui va poindre,  
Où nous pourrions partager leurs succès !  
Et notre sang sur le champ de bataille,  
Pourra s'unir au leur sans le souiller ;  
Chacun dira, bravant feu et mitraille,  
Je suis Français et ne sais pas trembler.

Hourrah ! hourrah ! mon brave régiment.  
Le tambour résonne,  
Notre clairon sonne ;  
Hourrah ! hourrah ! zouaves en avant.

M.

### LE NAUFRAGE.

Les eaux du lac dormaient sur le rivage,  
Pas une brise ne soufflait ;  
Sur le côteau dans son épais feuillage,  
Le chêne bruyant se taisait.  
— Petite sœur, viens, dit le jeune Hermile  
Courant sur le sable argenté :  
Viens sillonner l'onde du lac tranquille,  
La scène aura tant de beauté !

— Oui, petit frère. — Et le canot fragile,  
Amené près du sol mouvant,  
Reçoit bientôt son pilote inhabile ;  
On quitte la rive en chantant.  
Pauvres enfants ! l'onde vous semble belle  
Aux rayons de l'astre qui luit,  
Trop vite, hélas ! viendra l'heure cruelle,  
La nuit et bien plus que la nuit !

En peu de temps jusqu'au lac ils glissèrent.  
La brise du soir se leva. —  
Puis sur l'esquif les vagues se heurtèrent.....  
Enfin le canot se brisa.  
Frère, j'ai peur, dit la mourante Adèle,  
En levant les mains vers les cieus ;  
Il vint alors une vague cruelle.....  
Ils étaient engloutis tous deux.

Je songe à vous, jeunes gens qui du monde  
Suivez le courant des plaisirs :  
Vous vous plaisez sur cette mer profonde,  
Tout rit, tout flatte vos désirs.  
Le zéphir souffle et vous laissez la plage ;  
Mais que ferez-vous loin du port ?  
Ce soir les flots mugiront plein de rage,  
Et vous y trouverez la mort.

M.

## LE DIAMANT PERDU.

(Suite)

## XIX

## LA POURSUITE.



ES maalys étant, comme nous l'avons dit déjà, des arbres peu élevés qui croissent très près l'un de l'autre, on devait trouver de grandes difficultés à voyager à cheval dans ces fourrés. Les colons s'y enfoncent parfois, et ils se servent alors de chevaux dressés à cet usage, qui s'arrêtent quand une branche menace la tête ou la jambe de leurs cavaliers ; mais il n'était pas probable que les ravisseurs de Rachel et de Clara eussent des montures habituées à cette manœuvre, et, en effet, on trouvait à chaque instant la preuve des nombreux embarras qu'ils avaient rencontrés dans leur fuite. Ils avaient dû faire de continuel détours pour éviter les parties impénétrables du taillis. En certains endroits, leurs traces sur les feuilles sèches et coriaces qui jonchaient le sol semblaient difficiles à reconnaître ; mais Nez-Percé et les cavaliers de la garde noire ne s'y trompaient pas, et ils avançaient avec autant d'assurance que s'ils eussent vu leurs adversaires cheminer devant eux. Cependant, en suivant ces circuits sans nombre, on perdait beaucoup de temps.

Richard dit quelques mots à ce sujet au brigadier noir, qui se concerta rapidement à son tour avec ses hommes, et surtout avec le fils de Tête-de-Crin. Selon toute apparence, les mineurs, afin d'épier sur les bâtiments de la station le signal attendu, avaient d'abord gagné une colline de sable voisine, le point le plus élevé de cette partie du Maaly-Scrub ; ce fut donc de ce côté que l'on résolut de marcher directement, en laissant, pour plus de sûreté, quelques noirs suivre la piste sinueuse des cavaliers dans la forêt. Toutes les dispositions prises, on avança rapidement, et, si les calculs étaient exacts, on ne pouvait manquer de rencontrer l'ennemi.

Nez-Percé voulut se procurer des informations plus précises ; après avoir prévenu ses compagnons de son dessein, il renversa sa tête en arrière et poussa un cri aigu, guttural, qui devait être entendu à plusieurs milles à la ronde au milieu du silence des bois. Des cris pareils ne tardèrent pas à répondre au sien dans diverses directions. Tout en marchant, l'Australien continua ses appels par intervalles, et chaque fois les réponses étaient plus rapprochées. Ces clameurs inquiétèrent Martigny, qui dit à Denison :

—A quoi pense donc le guide, monsieur ? Ce va-

carne va donner l'éveil aux coquins que nous poursuivons.

—Vous oubliez, répliqua tranquillement Richard, que les mineurs ignorent la présence d'un indigène parmi nous. Si donc ils entendent ces cris, ils les attribuent aux Australiens de quelque tribu voisine qui s'appellent entre eux, et ils n'en conçoivent aucune crainte.

En ce moment plusieurs individus appartenant à la tribu nomade de Tête-de-Crin, et Tête-de-Crin lui-même, se montrèrent dans le taillis ; ils se rendaient à l'appel de Nez-Percé, dont il n'avaient pas de nouvelles depuis la soirée précédente. En le voyant si bien accompagné, ils furent sur le point de s'enfuir ; mais le jeune homme leur ayant parlé dans leur langue et les ayant rassurés, Tête-de-Crin, la lubra et d'autres membres de la famille consentirent à s'approcher.

Du reste, ni son père, ni sa mère, ni aucun des siens ne manifesta de joie en revoyant Nez-Percé après cette longue absence. Les Australiens ne sont pas démonstratifs, et les sentiments de la nature ne semblent pas avoir une grande énergie dans leurs cœurs. Du reste, on ne leur eût pas laissé le temps de s'expliquer ; à peine eurent-ils rejoint la troupe qu'on s'empressa de les questionner au sujet des ravisseurs de Clara et de Rachel.

Tête-de-Crin et son monde ne purent donner des renseignements bien importants. Burley seul s'était approché de leur campement, sans doute pour demander un guide ; mais la tribu, à laquelle il inspirait un invincible effroi, s'était enfuie à son approche et s'était tenue cachée, malgré ses menaces et ses paroles mielleuses. Burley, voyant l'inutilité de ses tentatives, avait continué sa marche vers la colline de sable ; mais il ne s'y était pas arrêté longtemps, car Tête-de-Crin, qui de sa retraite observait le terrible squatter, venait de le voir descendre la butte au galop de son cheval.

—Et de quel côté se dirigeait-il quand vous l'avez perdu de vue ? demanda Richard, à qui l'on avait traduit la réponse de l'indigène.

Tête-de-Crin indiqua la partie la plus fourrée des maalys.

—C'est bon, dit Martigny, les chevaux ne peuvent aller bien vite dans cette direction, et il nous sera facile de prendre de l'avance sur eux.

On se remit donc en marche. Tête-de-Crin, que son fils avait instruit de la situation, offrit ses services dès qu'il sut que Clara et Rachel étaient en péril ; on se hâta de les accepter, aussi bien les gardes noirs l'eussent peut-être emmené malgré lui, le secours de deux guides expérimentés étant devenu indispensable. Quant aux autres gens de la tribu, on les renvoya, en leur recommandant de se tenir en observation sur certains points élevés du Scrub et de pousser leurs cris d'alarmes s'ils apercevaient l'ennemi.

On ne tarda pas à retrouver des traces nombreuses des révoltés. Ces traces étaient encore si fraîches qu'elles semblaient avoir été faites quelques minutes auparavant. Néanmoins, on ne s'astreignit pas à les suivre avec exactitude, et l'on continua de couper au plus court. Tête-de-Crin, et sur-

tout son fils, avaient une sagacité merveilleuse pour deviner vers quel point la piste se dirigeait, et, en effet, après l'avoir perdue un moment de vue, ils ne manquaient jamais de la retrouver plus loin. Leurs compatriotes de la garde noire étaient eux-mêmes émerveillés de cette habileté, et ils leur adressaient des promesses et des menaces bien inutiles, car évidemment le père et le fils ne négligeaient rien pour assurer le succès de l'entreprise.

On avait reconnu l'endroit où les ravisseurs de Rachel et de Clara avaient fait halte, pendant que Burley allait à la découverte, et on avait constaté que là sa trace venait rejoindre celle de ses compagnons. Ils se trouvaient donc tous réunis à cette heure, et ils avaient sans doute connaissance de l'ardente poursuite dont ils étaient l'objet. Cependant, on s'arrêta plusieurs fois et on prêta l'oreille ; aucun bruit ne vint faire supposer aux volontaires qu'ils ne fussent pas seuls dans cette partie du Maaly-Scrub.

L'infaillible piste témoignait pourtant que l'on était dans la bonne voie, et, malgré cette solitude apparente, on eut bientôt la certitude que ceux que l'on poursuivait devaient être sérieusement alarmés. Dans une de ces clairières dont nous avons parlé, le sable portait des empreintes profondes et nombreuses de chevaux, comme si les voyageurs se fussent encore arrêtés là pour délibérer. A partir de cette place, la piste n'était plus régulière et sur une seule ligne comme précédemment ; il semblait au contraire que les cavaliers se fussent avancés de front, sans songer davantage à cacher leur nombre et en proie au découragement.

C'était une raison de plus pour les volontaires d'être attentifs, car les ravisseurs, se voyant serrés de si près, pouvaient prendre quelque résolution désespérée. On gardait le silence et on continuait d'avancer rapidement, l'œil au guet, le doigt sur la détente du rifle ou du revolver, quand on entendit tout à coup un grand bruit dans le fourré. Trois ou quatre chevaux, sans cavaliers et la bride pendante, accouraient d'un air irrésolu et cherchaient évidemment à sortir de ce désert sans herbe et sans eau.

—Ah ! ah ! dit Richard à demi-voix, nos adversaires commencent à s'apercevoir que leurs montures nous donnaient trop d'avantage sur eux, et ils se sont décidés à s'en débarrasser. Maintenant, ils vont sans doute se disperser et continuer pedestrement leur retraite.

—Mais alors, dit Martigny, qu'auront ils fait de ces malheureuses jeunes filles ?

—Ils prendront peut-être le parti de nous les rendre, dit Richard avec agitation, et ce serait le moyen le plus sûr de retarder notre poursuite en nous disposant à la pitié.

—N'y comptez pas, monsieur Denison, répliqua le vicomte tristement, des hommes tels que ce Fernandez et ce Guzman ne renoncent pas ainsi à leur vengeance !

—Ma fille ! ma pauvre Clara ! dit Brissot avec angoisse.

Ces craintes ne tardèrent pas à se réaliser. Comme on essayait de s'emparer des chevaux abandonnés, l'un d'eux sortit tout à coup du taillis et s'approcha tout haletant, comme épuisé par une longue course ; mais celui-là n'était pas privé de cavalier comme les autres. Il portait sur son dos un noir, couvert de sang, les vêtements déchirés, et semblait presque anéanti de souffrance, de fatigue et de terreur, et se retenait machinalement à la selle, sans savoir où il allait.

La peine Brissot l'eut-il envisagé qu'il s'écria :

—Je reconnais cet homme... c'est John, le domestique de miss Owens. Il va nous donner avec certitude les nouvelles de ma fille.

On n'eut pas de peine à arrêter le cheval ; mais John, en se trouvant au milieu des volontaires et des gardes noirs, était tellement troublé qu'il ne pouvait parler et roulait d'un air égaré ses gros yeux blancs. Enfin, il parut reconnaître à son tour Brissot et Denison, et répondit avec effort aux questions dont on l'accablait à l'envi :

—Vite, vite, vous courir au secours de miss Rachel et de miss Clara. Les méchants mineurs avoir battu moi et m'avoir envoyé pour vous dire que si vous pas revenir en arrière, eux tuer elles sur-le-champ. Moi, avoir vu Guzman, et Fernandez entraîner les jeunes ladies dans le fourré... Elles demandaient grâce et pleuraient ; eux, le pistolet à la main, les faisaient avancer et les menaçaient.. Vous, aller vite, vite, vite pour les délivrer !

—Et de quel côté, John ? demanda Denison.

Le pauvre noir eut à peine la force d'indiquer de la main la partie du bois dont il venait de sortir et tomba mourant sur le sable. Denison donna l'ordre à quelques hommes de la troupe de demeurer en arrière pour lui porter secours et pour s'emparer des chevaux qui seraient peut-être nécessaires plus tard ; puis, se tournant vers ses compagnons, il dit brièvement :

—En avant, gentlemen !

Déjà Martigny et Brissot couraient dans la direction indiquée. Ils étaient terrifiés, mais, n'ayant pas entendu l'explosion des pistolets dont Guzman et Fernandez menaçaient les prisonnières, ils conservaient encore un vague espoir d'arriver à temps pour prévenir un crime épouvantable. Ils ne tardèrent pas à être rejoints par le reste de la troupe, qui manifestait une égale impatience et une ardeur égale.

Dans cette partie de la forêt, les maalys devenaient moins serrés et étaient surmontés de quelques eucalyptus ou gommiers d'une hauteur extraordinaire. A la vue de ses arbres, les éclaireurs redoublèrent d'attention. Leurs regards perçants sondaient le feuillage de ces colosses végétaux avec un intérêt particulier. Bientôt l'un d'eux s'arrêta au pied d'un des plus grands eucalyptus et parut communiquer ses observations à ses compagnons. Il avait remarqué qu'un des chevaux avait dû stationner à cette place ; puis, tournant sur lui-même, revenir brusquement sur ses pas. Il en concluait que le cavalier, en se servant de sa monture comme de marche-pied, avait grimpé sur l'eucalyptus où, sans doute, il se trouvait encore ; mais on avait beau regarder, on ne découvrait rien.

Enfin, un noir désigna du doigt quelque chose qui se mouvait derrière une maîtresse branche, à une soixantaine de pieds d'élévation ; c'était un homme qui essayait vainement de se cacher dans le feuillage grêle. Se voyant découvert, il demeura immobile et ne répondit pas aux appels qu'on lui adressait de toutes parts.

—Descendez, cria Richard à son tour, descendez, car aussi bien toute résistance est inutile, et nous verrons s'il ne nous serait pas possible de vous accorder la vie sauve.

—Nous perdons du temps, monsieur Denison, dit Martigny à voix basse avec impatience ; pendant que nous parlentons avec ce drôle, les autres vont massacrer Clara et sa compagne.

—Cet individu pourra nous fournir des renseignements précieux, répondit Richard.

De son côté, le personnage juché sur l'eucalyptus semblait avoir pris résolument son parti ; il

s'assit sur une grosse branche, son fusil à la main, et se penchant vers Denison, il dit d'un ton de sombre raillerie :

—Ah ! est-ce Son Honneur le juge de paix ? Enchanté de vous voir encore une fois, monsieur ! Tenez, voici ma réponse.

Il porta vivement son fusil à l'épaule ; on entendit l'explosion d'un coup de feu, et une balle vint percer le chapeau du magistrat.

Cet acte d'hostilité ne pouvait manquer d'attirer des représailles ; avant que Richard eût songé à s'y opposer, cinq ou six fusils, partant à la fois, éveillèrent les mille échos de ces solitudes. D'abord l'homme de l'eucalyptus ne parut pas avoir été atteint et demeura immobile sur sa branche ; mais bientôt son fusil lui échappa, et étendant les bras, il tomba lui-même sur le sol. C'était Burley, le berger de Walker-station.

Le malheureux, malgré ses blessures, malgré cette horrible chute, n'avait pourtant pas été tué sur le coup. Après être resté un instant étourdi, il rouvrit les yeux et les fixa encore sur Richard Denison. Un sourire amer effleura ses lèvres sanglantes, et il eut la force de murmurer d'une manière distincte :

—Je serai vengé. Trouvez maintenant, si vous pouvez, votre jolie miss Brissot !

Puis ses yeux se fermèrent de nouveau, ses mains se crispèrent, et il exhala son âme dans une dernière et violente convulsion.

Richard demeura interdit par la soudaineté de cet événement et par les paroles menaçantes de Burley ; Martigny lui dit avec agitation :

—Vous l'entendez, monsieur ; ne pensons qu'à Clara.

—Oui, oui ; que nous importe les autres ? dit le négociant, Clara ne saurait être loin d'ici.

—Je vous suis, messieurs, dit Richard.

Mais, comme ils allaient s'éloigner, de nouveaux cris se firent entendre autour d'eux. Les noirs, soupçonnant les autres mineurs d'avoir employé le même stratagème que Burley, s'étaient mis à examiner les grands arbres environnants, et avaient découvert en effet plusieurs hommes cachés dans le feuillage des eucalyptus. Richard eut encore la velléité de s'arrêter ; Martigny le saisit par le bras ;

—Laissez faire nos gens, dit-il avec précipitation : nous, songeons à atteindre Fernandez et Guzman. Voyez ! la trace de deux chevaux pesamment chargés se continue dans la direction du fourré ; c'est cette piste qu'il faut suivre ; elle nous conduira sûrement au but de nos efforts.

Richard appela le brigadier des noirs et lui donna rapidement ses ordres. Puis, accompagné seulement de Tête-de-Crin et de son fils auxquels il montra la nouvelle trace, il rejoignit Martigny et Brissot, qui s'éloignaient de toute leur vitesse, sans s'inquiéter des cris et des coups de feu qui retentissaient derrière eux.

Les maalys continuaient à devenir moins hauts et moins serrés ; en revanche, les eucalyptus et des mélaleucas, arbres appartenant à la famille des myrtacées, comme la plupart des arbres australiens, formaient au-dessus des maalys une voûte épaisse que les rayons du soleil ne pouvaient percer. Rien ne gênait la vue sous cet immense dôme de verdure, sauf quelques buissons qui s'élevaient de distance en distance.

Néanmoins cette partie du désert n'était pas calme et silencieuse, comme on s'attendait à la trouver. Il se faisait un bruissement étrange dans l'éloignement ; les hôtes de ces solitudes paraissaient fort agités. Des perroquets, grands et petits, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, piaillaient

violemment et partaient à grand bruit, tandis que d'autres espèces d'oiseaux, pies moqueuses, lyres à la queue étalée, filaient en désordre sous la voûte de feuillage qu'ils n'osaient ou ne pouvaient traverser. On n'entendait de toutes parts que battements d'aile, cris étranges où l'on croyait reconnaître l'expression de l'épouvante.

Les voyageurs supposèrent d'abord que les coups de fusil qui continuaient de retentir derrière eux causaient cette agitation extraordinaire parmi les habitants emplumés du Maaly-Scrub ; mais ils durent bientôt s'apercevoir de leur erreur, car tous les oiseaux semblaient venir du même côté et se dirigeaient précisément vers le lieu du combat. Du reste, sauf quelques trainards qui voltigeaient çà et là tout effarés, les oiseaux ne tardèrent pas à disparaître, et alors des animaux terrestres se montrèrent, fuyant aussi et suivant la même direction ; c'étaient des opossums qui sautaient de branche en branche en portant leurs petits sur le dos, des wouloubys, petite espèce de kangaroo rouge qui franchissait un espace énorme à chaque bond ; puis des lézards, des rats de sables, même de terribles serpents noirs qui n'étaient pas les moins effrayés. Tous ces animaux passaient près des voyageurs, sans paraître les voir, comme si le sentiment d'un danger commun eût fait taire en ce moment leurs instincts timides ou féroces.

Richard Denison, non plus que Martigny et Brissot, ne remarqua pas ces signes alarmants. Tête-de-Crin et son fils n'étaient pas aussi tranquilles ; ils avaient échangé quelques mots à voix basse et ils regardaient autour d'eux avec une attention singulière. Enfin après avoir aspiré longuement une bouffée d'air, ils s'arrêtèrent tout à coup et essayèrent de faire entendre à leurs compagnons que non seulement il ne fallait pas aller plus avant, mais encore qu'il importait de revenir en arrière au plus vite.

Martigny et les autres, échauffés par la poursuite, ne tinrent pas compte de ces avertissements, d'autant moins que les Australiens ne pouvaient donner aucune explication à l'appui. Tête-de-Crin et son fils redoublaient de gestes et de contorsions pour leur démontrer qu'un danger sérieux les menaçait s'ils persistaient à avancer, quand un nouvel incident se produisit.

Deux chevaux, sans cavaliers, venaient encore d'apparaître. Ils suivaient exactement la direction que les autres animaux, oiseaux et quadrupèdes, avaient déjà prise ; mais ils ne marchaient pas d'un air irrésolu et au hasard, comme les chevaux qu'on avait rencontrés d'abord. Les oreilles dressées les naseaux ouverts, ils galoppaient de toute leur vitesse, comme s'ils eussent senti à leurs trousses un ennemi invisible. De temps en temps, ils retournaient la tête avec effroi, puis ils se remettaient à courir avec une nouvelle ardeur, et ils ne tardèrent pas à disparaître dans les maalys.

—Que diable signifie tout ceci ? dit le vicomte avec inquiétude ; si j'étais encore dans la prairie américaine, je croirais que les Indiens...Ma foi ! marchons toujours. Les chevaux qui viennent de passer étaient certainement ceux de Guzman et de Fernandez, et j'ai hâte de rencontrer les coquins en personne. Mais par le ciel ! ajouta-t-il aussitôt avec animation, les voici eux-mêmes et les jeunes filles ne sont pas avec eux !

En effet, Guzman et Fernandez venaient de déboucher, à leur tour, du milieu des buissons, et paraissaient chercher à s'orienter dans ces terribles solitudes.

Ils aperçurent la petite troupe en même temps qu'ils étaient aperçus d'elle, et ils éprouvèrent un

tressaillement d'inquiétude. Toutefois ils ne songèrent pas à revenir sur leurs pas, et après une courte hésitation, ils se dirigèrent obliquement vers de nouveaux buissons où ils comptaient peut-être trouver une retraite.

—Vous avez raison, Martigny, s'écria Brissot d'un ton d'angoisse, ma fille n'est pas avec eux... qu'ont-ils fait de Clara et de miss Owens ?

—Nous allons le savoir, dit énergiquement Richard Denison ; messieurs entourons-les... Il ne faut pas qu'ils nous échappent cette fois !

Et il s'élança vers eux, tandis que Martigny et Brissot manœuvraient de leur côté pour cerner les deux célérités.

Ceux-ci s'efforçaient toujours de gagner le fourré, sans écouter les injonctions et les menaces ; mais ils reconnurent bientôt l'impossibilité d'y réussir. Alors ils firent volte-face et s'adossant à une touffe d'épines, afin qu'on ne pût les entourer, ils se disposèrent à la défense.

Cependant leur contenance à l'un et à l'autre était fort différente ; tandis que le Mexicain Guzman montrait la sombre détermination de l'homme désespéré qui veut du moins vendre chèrement sa vie, don Fernandez laissait voir une agitation et une pâleur qui pouvaient donner des doutes sur son courage. Ils n'étaient pas non plus également bien armés ; Guzman, outre les coutelas appelés *machete* que les Mexicains portent habituellement à leur ceinture, n'avait qu'un fusil simple ; Fernandez, au contraire, tenait de chaque main deux excellents revolvers qu'il avait dérobés jadis dans le store de son maître et avec lesquels il pouvait ouvrir un véritable feu roulant contre ses adversaires.

—Brissot, cria Martigny tout en courant, chargez-vous de Guzman ; vous vous souvenez que c'est lui qui vous a passé la cravate de chanvre, lors de l'incendie du store. Moi je me chargerai de mon excellent camarade, le marquis don Fernandez, avec lequel j'ai contracté aussi une petite dette à la même époque ; lui et moi nous allons arranger l'affaire entre gentilshommes.

—Un moment, messieurs, prenez garde, dit Richard qui ne perdait pas son sang-froid ; ne les tuons pas, il importe que ces hommes nous disent où ils ont caché...

On ne l'écoutait plus et le combat était déjà commencé.

Fernandez, effrayé en voyant le vicomte venir impétueusement sur lui, n'avait pas attendu que son adversaire fût près de lui, pour tirer. Les explosions de l'un de ses revolvers se succédaient sans relâche. Martigny ne cessait d'avancer, sa carabine à l'épaule ; mais il ne tirait pas, se souvenant combien il importait de prendre Fernandez vivant, et il entendait avec un calme imperturbable une grêle de balles siffler à ses oreilles.

De l'autre part le combat ne fut pas aussi longtemps douteux. Brissot, excité par la vue de son mortel ennemi, s'avancait aussi sur Guzman en le tenant en joue avec son fusil ; cependant, préoccupé comme Martigny du désir de savoir ce que Clara était devenue, il ne se hâtait pas non plus de tirer. Quand il fut à vingt pas du Mexicain, il lui cria en français, oubliant que Guzman ne pouvait le comprendre :

—Misérable, dis-moi bien vite ce que tu as fait de ma fille, ou je te tue comme un chien.

Pour toute réponse, Guzman déchargea sur lui son unique coup de fusil. La balle vint frapper le canon de la carabine que tenait le négociant, et effleura un des doigts de Brissot.

Soit que la douleur causée par cette légère bles-

sure l'emportât sur ses déterminations, soit qu'il éprouvât un moment de vertige et que sa main se fût convulsivement serrée, Brissot fit feu à son tour ; le Mexicain, atteint au front, tomba roide mort.

Richard, qui se tenait entre les deux groupes, prêt à secourir celui de ses deux compagnons qui se trouverait sérieusement en péril, dit à Brissot d'un ton de regret :

—Qu'avez-vous fait, monsieur ? Je comptais sur Guzman plutôt que sur l'autre pour apprendre des nouvelles de ces malheureuses jeunes filles.

—Je ne sais ce qui s'est passé en moi, bulbutia Brissot épouvanté de son exploit ; mon Dieu ! il est donc vrai que j'ai encore tué un de mes semblables ?

Et il parut près de défaillir, Richard accourait pour le soutenir, mais un regard jeté sur Martigny le fit changer de résolution ; voici ce qui s'était passé :

Nous avons dit que Martigny, sans songer à riposter, avait laissé don Fernandez décharger sur lui ses revolvers, il avait continué de marcher vers l'Espagnol, dans l'intention de le désarmer et de s'emparer de sa personne. Son plan parut d'abord devoir réussir ; il eut le bonheur inouï d'arriver jusqu'à son ancien compagnon sans avoir été atteint par les coups de pistolet que l'autre lui tirait continuellement. Alors, jetant sa carabine devenue inutile, il se précipita sur Fernandez. Une lutte s'ensuivit, et en temps ordinaire le vicomte, rompu à tous les exercices du corps, n'eût pas eu de peine à tenir en respect son adversaire, mais il avait oublié son excessive faiblesse et l'horrible douleur que lui causait sa blessure. Fernandez, au contraire, surexcité par la grandeur du péril, sentait ses forces redoubler ; aussi n'eût-il pas de peine à renverser Martigny. Dès qu'il l'eut terrassé, il appuya sur le front du vicomte le revolver qui lui restait, et se disposa à lui faire sauter le crâne.

Richard Denison vit le péril, et, portant vivement son fusil à l'épaule, il dit à Fernandez d'une voix forte :

—Épargnez-le, ou vous allez mourir aussi !

Fernandez parut hésiter, mais la colère et la haine l'emportèrent même sur le sentiment de sa propre sûreté. Son doigt pressa la détente... on entendit un petit bruit sec, mais le coup ne partit pas ; sans doute la capsule était tombée pendant la lutte.

Toutefois, un accident de ce genre est facilement et promptement réparable avec un revolver. Fernandez n'eût qu'à relever le chien de son arme terrible pour avoir un nouveau coup à sa disposition, et cette fois Martigny semblait décidément perdu. Aussi Richard fit-il feu et la balle, après avoir labouré la poitrine de Fernandez, vint lui briser le bras.

L'Espagnol poussa un cri sauvage et se renversa sur le sol ; Martigny profita de ce mouvement pour se remettre sur pied et s'emparer du revolver, dont plusieurs canons étaient encore chargés.

—Merci, monsieur Denison, dit-il avec son imperturbable gaieté, je crois réellement que vous m'avez sauvé la vie... Mais nous voici bien avancés ; comment saurons nous maintenant ce que nous souhaitons si ardemment de savoir ?

—Cet homme n'est pas mort, dit Richard en voyant Fernandez s'agiter sur le sable, peut-être même n'est-il pas mortellement blessé.

—C'est un lâche qui ne trouve d'énergie que pour le crime, dit Brissot à son tour ; mais il peut encore parler. Il faut qu'il parle !... Scélérat ! pour-

suivit-il en se penchant vers Fernandez, qu'as-tu fait de ma fille ?

Fernandez ne répondit pas d'abord et il continuait de se rouler sur le sable en poussant des cris de douleur ; enfin il jeta sur son ancien maître un regard haïeux.

—Vous ne le saurez pas, répliqua-t-il ; peut-être ainsi me vengerai-je des humiliations et des chagrins que j'ai supportés dans votre maison.

—Malheureux, oses-tu te plaindre quand je t'ai comblé de bienfaits ? Mais ce n'est pas cela qu'il s'agit en ce moment... Encore une fois, qu'as-tu fait de ma fille et de son amie miss Owens ?

—Ecoutez-moi, Fernandez, dit Richard Denison avec fermeté, votre blessure n'est peut-être pas grave ; si l'on vous donnait des soins immédiats, vous vivriez sans doute pour attendre la sentence solennelle qui sera prononcée sur vous à notre retour dans la colonie... Répondez à nos questions et vous aurez encore la chance favorable qu'un procès régulier laisse toujours aux accusés, si coupables qu'ils soient ; sinon je vais profiter des pouvoirs qui me sont conférés pour appeler la garde noire et donner l'ordre que l'on vous pendre sur le champ à l'arbre le plus voisin.

Cette alternative ainsi posée parut faire diversion aux souffrances de Fernandez, et réveiller dans son cœur cet instinct de la vie qui subsiste encore quand tout espoir semble impossible. Cependant la haine, le désir de vengeance, l'emportèrent sur ses irrésolutions et il répondit avec effort :

—Agissez comme vous l'entendez... Tuez-moi vite, car je souffre horriblement.

—Clara ! où est Clara ?... demanda Brissot d'un ton presque suppliant.

—Vous ne la reverrez plus... ni elle ni l'autre, l'Anglaise, elles sont mortes à présent.

—Misérable ! s'écria Brissot en levant la crosse de son fusil sur la tête de Fernandez, les aurais-tu assassinées ?

—Richard retint le malheureux père qui, dans l'excès de son désespoir, allait frapper un ennemi sans défense.

—Fernandez, reprit-il, vous n'avez pu égorger froidement ces deux malheureuses jeunes filles ?

—Eh bien ! non, répliqua l'Espagnol ; mais leur mort n'est pas moins certaine, car nous les avons abandonnées dans les bois, et déjà sans doute... Mais vous ne saurez rien de moi... Laissez-moi mourir en paix.

La certitude que Fernandez et ses complices n'avaient pas attenté à la vie des deux jeunes filles avait un peu ranimé Richard et Brissot ; cependant ils ne pouvaient s'expliquer la nature du péril dont elles étaient menacées en ce moment ?

—Que veut-il dire, monsieur Denison ? demanda le négociant ; puisque ces coquins n'ont pas tué Clara et son amie, je ne comprends pas.

—Mais je comprends, moi ! s'écria Martigny avec un accent de terreur ; regardez autour de vous.

Depuis quelques instants l'air était devenu lourd et étouffant, la lumière du jour avait pris des teintes étranges. L'odeur résineuse qui s'exhale des feuilles de maalys quand elles sont fortement chauffées (1) se répandait dans l'atmosphère ; tandis qu'un grondement sourd commençait à se faire entendre au loin.

Martigny, habitué à toutes les aventures de la vie des bois ; ne pouvait se méprendre à ces signes non

(1) On tire du maaly, comme des autres espèces d'eucalyptus une huile à odeur forte, employée en médecine sous le nom d'huile cajepule.

équivoques, et il comprenait maintenant la panique de tous les animaux habitants du Maaly-Scrub. Cependant Richard et Brissot, moins expérimentés en pareilles matières, ne savaient encore de quoi il s'agissait quand une bouffée de fumée ardente s'engouffra sous les voutes de la forêt et s'avança lourdement vers eux.

—Eh bien, est-ce clair à présent ? s'écria le vicomte ; ils ont mis le feu dans les maalys.

La terrible vérité apparut alors à ses compagnons ; elle devint plus évidente encore quand ils virent des langues de flammes se dresser en sifflant à moins de deux cents pas de l'endroit où ils se trouvaient.

—Voilà donc ce qu'a voulu dire ce monstre ! s'écria Brissot ; ils ont abandonné Clara et son amie dans le bois, afin qu'elles périssent au milieu de l'incendie.

—Oui, oui, dit Richard, c'était là certainement leur projet... Mais il y a trop peu de temps que cet incendie est allumé pour qu'il ait pu s'étendre beaucoup, il faut aller au secours de ces pauvres enfants !

—Partons ! s'écria Brissot.

—Partons ! répéta Martigny ; mais que sont devenus les guides ?

Tête-de-Crin et Nez-Percé, qui déjà depuis longtemps s'étaient aperçus du danger, avaient perdu patience. Après avoir assisté de loin aux péripéties du combat, ils s'éloignaient effrayés par la vue des flammes. Martigny les appela, mais ils ne parurent pas l'entendre.

—Clara ! Rachel ! cria le vicomte qui avait remarqué l'influence de ces noms sur les deux Australiens.

Cette influence, en effet, devait être bien réelle, car le père et le fils s'arrêtèrent alors et se retournèrent d'un air irrésolu.

—Eh ! qu'importent les guides ? reprit Richard avec sa froide énergie ; n'avons-nous pas la trace des chevaux qui nous conduira sans doute à l'endroit où les deux jeunes ladies ont mis pied à terre ?

—C'est juste, suivons la trace.

Comme ils s'éloignaient, Fernandez, qui avait repris connaissance, s'écria d'un ton d'effroi :

—Et moi, senors, me laisserez-vous brûler tout vivant ? Je ne saurais faire un pas pour fuir, et...

—Toi, scélérat, dit Martigny en fureur, tu récolteras ce que tu as semé. Nous devons penser à tes victimes avant de nous inquiéter de ton odieuse et méprisable personne. Si tu périss dans ce nouvel incendie que tu as toi-même allumé, ne sera-ce pas un châtement de Dieu ?

Et il se hâta de rejoindre ses deux compagnons qui couraient vers l'endroit où commençaient à briller les flammes.

Tête-de-Crin et son fils, après une courte hésitation, vinrent se placer à leur côtés.

## XX

### L'INCENDIE DANS LES BOIS.

Au bout de quelques instants les voyageurs se trouvèrent devant une véritable barrière de feu qui semblait infranchissable. Un taillis tout entier brûlait avec un mugissement affreux, avec des crépitations incessantes, des bruits d'arbres qui tombaient en projetant jusqu'au ciel des millions d'étincelles. A plus de vingt pas du foyer de l'incendie, les feuilles se flétrissaient, les branches se tordaient, et aucune créature vivante n'eût pu respirer les vapeurs empestées qui se répandaient de toutes parts.

Heureusement, quand Fernandez et le Mexicain avaient passé là quelques instants auparavant avec leurs prisonnières, ils avaient craint sans doute de s'engager dans cet épais fourré ; aussi la trace le côtoyait-elle, comme pour le tourner. Mais l'espoir des voyageurs ne fut pas de longue durée ; au bout de cent pas, la piste aboutit à une ligne de grandes herbes, tout enflammées et à demi consumées déjà : il fallut s'arrêter.

—Bah ! dit Martigny, passons ; nous aurons à peine une douzaine de pas à faire pour traverser ces flammes légères et sans consistance. Alignons-nous donc à la file indienne... Je marche le premier.

—« Passons ! » dirent les autres

Seuls Tête-de-Crin et Nez-Percé hésitaient de nouveaux ; et réellement, avec leurs pieds nus et l'étroite peau d'opossum qui les couvrait, ils étaient mal protégés contre les atteintes du feu. Martigny, voyant leur indécision, leur dit d'une voix encourageante :

—Clara, Rachel !

—Clara, Rachel ! répétèrent le père et le fils.

Et ils ne songèrent plus à la retraite.

Les Européens s'étaient déjà débarrassés de leurs fusils et de leurs poires à poudre qui, ne leur étant plus nécessaires, auraient pu devenir une cause d'accident. Ils serrèrent leurs vêtements autour de leur corps et enfoncèrent leur chapeau sur leurs yeux. Puis, Martigny ayant soigneusement examiné l'endroit où le feu présentait le moins d'intensité et de profondeur, s'élança en avant, et ses compagnons le suivirent avec intrépidité.

Les dix ou douze pas qu'ils avaient à faire au milieu de ces tourbillons de flammes et de fumée leur semblèrent interminables. Cependant, comme l'avait annoncé le vicomte, ces flammes, alimentées par des herbes et des broussailles, n'avaient pas de consistance, et sauf quelques brûlures légères, ils se trouvèrent bientôt sains et saufs de l'autre côté de la ligne de feu.

On n'eut pas beaucoup de temps pour reprendre haleine ; chaque minute avait un prix inestimable. Néanmoins les voyageurs, avant de continuer leur marche, voulurent s'orienter d'une manière certaine.

Ils se trouvaient maintenant dans une de ces clairières sablonneuses si fréquente au milieu des maalys. Derrière eux s'étendait la trainée d'herbes embrasées qu'ils venaient de franchir ; à droite était le taillis où l'incendie faisait de si terribles ravages et dont les exhalaisons étouffantes venaient jusqu'à eux par intervalles ; à gauche et en face on voyait un fourré plus serré et plus épais que le premier. Le feu n'avait pu s'y développer encore, sans doute à cause de la grande quantité de plantes vertes qu'il contenait ; mais les herbes commençaient à se dessécher et la fumée s'élevait de divers endroits ; tout annonçait que d'un moment à l'autre l'incendie allait exercer ses fureurs dans cette partie encore paisible du Maaly-Scrub.

Du reste, deux circonstances paraissaient favorables aux hommes intrépides qui s'étaient aventurés dans ces bois dangereux : il n'y avait pas le moindre vent à cette heure de la journée ; d'autre part, on était au printemps, et les ardeurs du soleil n'ayant pas encore absorbé la sève des végétaux, ceux-ci étaient infiniment moins inflammables qu'en automne où des incendies terribles éclatent spontanément dans les forêts australiennes. On devait sans doute attribuer à cette double cause la lenteur avec laquelle se propageait l'embrasement qui, quelques mois plus tard, eût envahi des espaces immenses avec la rapidité de l'éclair.

Un coup d'œil suffit à Martigny et à ses compagnons pour se rendre compte de l'état des choses. Le plus pressé était de retrouver la bienheureuse trace qui devait les conduire infailliblement auprès de Clara et de miss Owens. Suivant leurs prévisions, elle se continuait de l'autre côté de la bande incendiée, et à peine l'eurent-ils examinée que, malgré les dangers de leur position, ils éprouvèrent une grande joie.

C'était là, en effet, que les deux jeunes filles avaient mis pied à terre et que John avait été congédié par Guzman et Fernandez. On voyait sur le sable de la clairière l'empreinte plus profonde produite par les sabots des chevaux quand ils s'étaient arrêtés, puis, tout à côté des piétinements faits par de grosses chaussures d'hommes, et enfin çà et là des vestiges de mignonnes bottines qui ne semblaient pas avoir été destinées à fouler le sol de ce désert. Les deux Australiens ne s'y trompèrent pas.

—Clara ! dit Tête-de-Crin en désignant du doigt une trace légère à peine visible.

—Rachel ! dit Nez-Percé à son tour en indiquant une trace un peu plus grande à côté de la première.

—De quel côté sont-elles allées ? demanda Martigny oubliant que les guides ne l'entendaient pas.

Mais les paroles étaient inutiles ; déjà Tête-de-Crin et son fils suivaient les marques de pieds humains qui avaient d'abord attiré leur attention. Ces marques, grandes et petites, étaient tournées vers le fourré où l'on apercevait un commencement d'incendie.

—Elles sont là, elles ne peuvent être que là ! s'écria Martigny. Allons, Brissot, poursuivit-il avec sa gaieté ordinaire, vous et moi, nous sommes à l'épreuve du feu... Nous avons vu beaucoup mieux que cela lors de la destruction de votre store, et aujourd'hui nous n'avons pas à redouter l'explosion d'un baril de poudre à nos côtés... En avant, donc ! Clara ne peut être à plus de cent pas d'ici.

—Il est facile de s'en assurer, dit Richard Denison.

En même temps, il poussa un cri d'appel qui retentit d'échos en échos, rien ne répondit. Après un moment d'attente, Richard éleva de nouveau la voix, à laquelle se joignirent celles de ses compagnons ; mais vainement prêta-t-on l'oreille encore une fois, on n'entendit que les pétilllements du feu dans les buissons voisins, le grondement formidable et de plus en plus rapproché de l'incendie dans l'autre partie du bois.

—Grand Dieu ! dit Brissot avec terreur, ces bandits auraient-ils accompli leurs menaces ?

—Elles nous entendent peut-être, dit le vicomte, mais, nous prenant pour des ennemis, elles n'osent nous répondre ; continuons donc d'avancer.

Il entra résolument dans les broussailles et les autres le suivirent, même les deux sauvages qui semblaient fort redouter pour leur pieds nus le feu qui couvrait sous la verdure.

La trace maintenant était large, droite, et l'on eût dit que ceux qui avaient passé là récemment n'avaient eu ni le temps ni la volonté de prendre quelques précautions pour la cacher. De distance en distance, les herbes étaient foulées circulairement comme si l'on eût fait de courtes haltes ; là, sans doutes, les malheureuses jeunes filles avaient tenté une résistance inutile ou essayé d'attendrir leurs bourreaux. Bientôt même on découvrit des signes plus positifs de leur profonde détresse. Dans un endroit c'étaient des lambeaux d'étoffe de soie accrochés aux épines des minosas ; plus loin,

un ruban que l'on reconnut avoir appartenu à miss Rachel ; puis une plume noir qui avait orné le chapaux de Clara Brisson. Les amis de Rachel et de Clara étaient navrés, et, après avoir recueilli en passant ces tristes débris, ils continuaient d'avancer.

—Eh bien ! appelons encore, dit Richard.

Il poussèrent des cris tous ensemble, puis ils écoutèrent dans une immobilité complète. Cette fois des voix humaines leur répondirent ; mais ces voix étaient si faibles, si éloignées, avaient un caractère si bizarre, qu'on eut dit de ces vagues gémissements qui s'élèvent dans les forêts au souffle d'une forte bise. Néanmoins ces sons indistincts rendirent l'espoir à Martigny et à ses compagnons.

—Ce sont elles ! s'écria le vicomte ; je vous disais bien qu'elles existaient encore ! Cherchons, chacun de son côté, et le plus heureux prévientra les autres.

On se dispersa en effet, mais s'en s'éloigner beaucoup les uns des autres, et en se rapprochant du point d'où les voix semblaient parties. Mais ce fut en vain qu'ils errèrent au milieu des broussailles, sans s'inquiéter des arbustes épineux qui leur déchiraient les mains et le visage, des vapeurs fétides et embrasées qui menaçaient de les suffoquer, indifférents aux flammes que leurs pas faisaient jaillir parfois de la mousse desséchée ; ils ne voyaient, ne sentaient rien. Enfin, découragés, ils prirent le parti de se réunir pour pousser encore des cris d'appel.

Ils atteignirent ainsi le centre du fourré. En cet endroit, les broussailles étaient nombreuses et épaisses ; quelques grands arbres, ajoutant leur ombre à celle des maalis, y répandaient une obscurité que venaient encore augmenter des nuages de fumée de plus en plus épais. Pour comble de malheur, la terre était couverte d'une mousse dure et sèche qui ne conservait plus l'empreinte des pas. On fut donc obligé de s'arrêter de nouveau, tandis que Tête-de-Crin et son fils s'efforçaient avec leur sagacité ordinaire de retrouver la piste perdue.

—Les mineurs ne peuvent pourtant les avoir tuées, dit Martigny d'un air de réflexion ; car alors pourquoi les auraient-ils amenées si loin ? D'ailleurs nous eussions déjà retrouvé leurs restes... Non, elles existent, elles sont cachées, elles sont près d'ici, j'en suis sûr.

Les mêmes voix faibles et gémissantes leur répondirent ; mais, chose inexplicable ! elles semblaient maintenant partir de l'endroit qu'ils venaient de battre en tous sens avec tant d'attention. Ils se regardèrent stupéfaits.

—C'est à n'y rien comprendre ! dit Martigny ; si nous étions encore au temps des superstitions, l'on pourrait s'imaginer que les âmes des pauvres filles assassinées réclament la sépulture ou demandent vengeance contre leurs meurtriers.

—Et qui vous dit qu'il n'en est pas ainsi ? répliqua Brisson que la fatigue et le désespoir rendaient plus crédule qu'à l'ordinaire.

—Non, non, répliqua Richard Denison avec assurance, ce sont bien les jeunes ladies que nous cherchons... Je pense, comme M. Martigny, qu'elles existent et qu'elles sont près d'ici... Mais, ajouta-t-il en se retournant, que font là-bas ces noirs ? on dirait qu'ils ont découvert quelque chose... Eux seuls décidément peuvent nous tirer de nos mortelles incertitudes.

Et tous revinrent sur leurs pas pour rejoindre Tête-de-Crin et Nez-Percé.

Les deux noirs, en effet, ne s'étaient pas avancés

au hasard comme les Européens, et ils avaient cherché à relever la piste au milieu de grandes difficultés. Ils venaient de s'arrêter devant un de ces immenses gommiers dix fois séculaires que l'on rencontre souvent dans les forêts vierges de l'Australie. Au pied de l'arbre se trouvait un fouillis presque inextricable de buissons, de fougères arborescentes, d'arbustes odoriférants, reliés entre eux par des lianes et d'autres plantes, grimpantes ou parasites. Là, sans doute, ils avaient rencontré des marques certaines du passage des jeunes filles ; mais ils demeuraient immobiles et semblaient préoccupés d'une circonstance nouvelle.

—Eh bien, qu'y a-t-il donc ? demanda Martigny en arrivant tout essoufflé, qu'avez-vous trouvé ?

Les deux noirs ne comprenaient pas sa question ; cependant, ils montrèrent les broussailles voisines et dirent avec vivacité :

Cowrys !

A leur tour, Martigny et ses compagnons n'entendaient rien à cette réponse et ils cherchèrent des yeux ce qui pouvait retenir les guides dans un pareil moment.

A l'ombre du grand gommier, sous les branches pendantes des arbustes qui croissaient en cet endroit, on voyait un magnifique berceau de chlamydères, différent de ceux que Clara et Rachel avaient visités la veille. Comme à l'ordinaire, les plus brillants et les plus riches ornements étaient prodigués dans sa structure ou formaient des amas à l'entrée et à la sortie de la tonnelle. Ce n'étaient que plumes aux reflets changeants, coquillages émailés, pierres aux facettes d'or, fragments de cristal. Or, le gracieux petit édifice était menacé d'une destruction complète et prochaine. Le feu, qui semblait avoir été mis à dessein dans un tas de mousse sèche à quelque distance venait de gagner ses frères matériaux de bûchette et de branchages ; le toit flambait, la flamme dévorait les ornements légers, le berceau tout entier ne devait plus être qu'un peu de cendre quelques instants plus tard.

Un chlamydère était resté seul volontairement ou par surprise, dans ce palais de sa famille et de sa race. Malgré les progrès rapides de l'incendie, il ne pouvait se décider à quitter les délicieux portiques où il avait passé sans doute bien des moments de paix et de bonheur. Il voltigeait alentour en poussant des cris plaintifs, quoique son plumage satiné eût déjà ressenti les atteintes du feu. Après avoir plané au-dessus du berceau, il y rentrait précipitamment pour en ressortir bientôt, chassé par les flammes et la fumée.

C'était ce manège du pauvre oiseau qui absorbait l'attention des deux sauvages. Mais ils ne songeaient pas, comme on peut croire, à admirer le dévouement poétique du beau chlamydère ; ils pensaient seulement que s'il venait à mourir dans l'incendie de son palais, ils auraient la bonne chance de le manger tout rôti pour leur déjeuner.

—C'est avec raison, dit Martigny, qu'on accuse les sauvages de n'être que de grands enfants... Voyez à quoi s'amusent ceux-ci quand leur expérience nous est si nécessaire !

Il poussa Tête-de-Crin et Nez-Percé assez rudement pour les décider à reprendre leur tâche, mais il ne put y parvenir. Les australiens continuaient d'épier le chlamydère dont les évolutions devenaient plus précipitées, plus convulsives, les cris plus faibles et plus déchirants.

Enfin, le malheureux oiseau voulut prendre son vol encore une fois, mais ses ailes étaient brûlées et il retomba au milieu des flammes. Le père et le fils, qui attendaient ce moment avec impatience, se jetèrent aussitôt sur lui. Ce fut le père qui réus-

sit à s'en emparer ; non pas que Nez-Percé eût cru devoir lui céder cette proie choisie, l'amour filial n'a pas de ces renoncements parmi les Australiens, seulement Tête-de-Crin avait été le plus leste ou le plus habile. Moins d'une minute après, le noble oiseau, tout palpitant encore, était dévoré.

Nez-Percé, du reste, ne parut pas regretter outre mesure la bonne aubaine échue à son père. Il s'était mis à examiner le trésor des chlamydères et faisait choix de pierres métalliques, de graines et de coquilles, qu'il enfermait dans un sac de peau suspendu à son côté en répétant avec complaisance :

—Clara !...Rachel !

Cependant Martigny était furieux.

—Brutes stupides ! s'écriait-il, allez-vous perdre le temps en futilités et en niaiseries de cette sorte ?

Désespérant de vaincre l'inertie momentanée des sauvages, il se rapprocha de Brissot et de Denison qui continuaient d'appeler de toutes leurs forces.

Dans un intervalle de silence, les voix gémissantes qu'ils avaient entendues déjà leur répondirent pour la troisième fois ; mais elles semblaient venir maintenant de la cime de l'arbre.

Les Européens demeuraient bouche béante, leurs traits reflétaient un indicible étonnement et nul n'osait exprimer les idées singulières que ce nouveau prodige lui inspirait.

Mais Tête-de-Crin et son fils avaient aussi entendu ces voix étranges et étaient sortis enfin de leur apathie. Après avoir échangé quelques mots dans leur langue, ils saisirent les hachettes qui faisaient partie de leur équipement et s'élancèrent vers le grand gommier. Martigny fut frappé d'une idée :

—J'y suis ! s'écria-t-il, l'arbre est creux.

Comme nous l'avons dit, une grande quantité d'arbustes, de lianes, de fougères arborescentes encombraient cette partie du bois, et il était facile de reconnaître qu'on avait marché récemment au milieu de cette abondante végétation. On distinguait autour du vieil arbre de larges trouées qui témoignaient du passage de plusieurs personnes, peut-être même d'une espèce de lutte. Mais, à leur grand étonnement, les voyageurs n'aperçurent aucune cavité dans le tronc du gommier qui paraissait sain et entier jusqu'à une grande élévation.

Tête-de-Crin et Nez-Percé ne s'en tinrent pas à l'apparence. Après avoir tourné plusieurs fois autour de l'arbre, ils s'arrêtèrent au milieu de grosses racines saillantes qui formaient comme les contre forts du tron et sur lesquelles croissaient toutes sortes d'herbes parasites. Tête-de-Crin, ayant voulu écarter ces herbes, découvrit qu'elles avaient été coupées récemment et posées debout contre la base de l'arbre. Il les dispersa sans effort et mit au jour une large ouverture béante entre deux racilles.

Cette ouverture communiquait avec le tronc du gommier qui était creux, quoique l'écorce parût saine au dehors, comme il arrive parfois ; l'intérieur, assez spacieux, recevait de l'air et de la lumière par un trou situé à la partie supérieure de l'arbre. Les Australiens, après avoir jeté un regard rapide dans ce réduit, s'écrièrent avec une explosion de joie.

—Clara ! Rachel !

—Elles sont donc enfin retrouvées ! dit Brissot, pâle d'émotion, en se penchant vers l'ouverture ; Clara, ma fille chérie, hâte-toi de répondre...c'est moi, ton père !

Des sons inarticulés, pareils à ceux qu'il avait entendus déjà, partirent de la cavité, et il aperçut deux formes indistinctes, immobiles, appuyées contre les parois d'écorce ; c'étaient, en effet, Clara et miss Owens.

—Pourquoi ne répondez-vous pas ? Pourquoi ne sortez-vous pas ? reprit Brissot avec inquiétude ; il n'y a ici que des amis.

—Elles sont attachées et bâillonnées, dit le vicomte.

Quelques minutes plus tard, les deux malheureux enfants étaient retirées de leur prison, et l'on s'empressa de les délivrer des liens qui paralysaient leur mouvement, des bâillons qui avaient failli les étouffer. Mais, dans ce premier moment, elles ne pouvaient donner la moindre explication sur ce qui leur était arrivé. Les yeux fermés, les cheveux et les vêtements en désordre, elles restaient étendus sur la mousse, incapables d'agir, de parler et même de comprendre.

Du reste, cet état piteux s'expliquait assez de lui-même. Fernandez et Guzman, se voyant serrés de près par les volontaires, et ne voulant ou n'osant pas exécuter à la lettre leurs terribles menaces, avaient cherché le moyen de se débarrasser de leurs prisonnières sans recourir à de sanglantes extrémités. L'arbre creux s'était rencontré sur leur chemin, et ils avaient eu la pensée d'y enfermer les pauvres jeunes filles après les avoir mises hors d'état de rien tenter en vue de leur délivrance. On eût voulu croire, pour l'honneur de l'humanité, que Fernandez et Guzman avaient l'intention de revenir les chercher aussitôt qu'ils seraient parvenus eux-mêmes à dépister leurs adversaires ; mais cette supposition n'était pas admissible, car, après avoir abandonné Clara et Rachel dans ce trou d'arbre, ils avaient mis le feu en cinq ou six endroits autour d'elles. L'incendie s'était propagé avec une effrayante rapidité sur plusieurs points, et la grande quantité d'herbes humides et vertes qui croissaient dans le voisinage du vieux gommier l'avaient toutes empêché jusqu'ici de faire beaucoup de progrès de ce côté ; mais d'un moment à l'autre l'élément destructeur allait prendre sa revanche.

Un peu de vin de Porto que Richard Denison avait dans un flacon de poche et qu'il fit boire aux jeunes filles, les ranima sensiblement. Bientôt elles purent reconnaître leurs libérateurs ; Clara tendit la main à son père en balbutiant quelques mots de tendresse. Quand à miss Owens, son retour à la vie se manifesta d'une manière effrente : au moment où elle relevait la tête avec effort, elle s'aperçut que ses beaux cheveux, d'un blond un peu ardent, tombaient en désordre sur ses épaules demi-nues. Aussitôt elle s'empressa de réparer le dérangement de sa toilette, en répétant d'une voix éteinte : « *shoking, shoking.* »

Mais le moment n'était pas favorable pour donner aux deux amies les soins délicats que réclamait leur position. Les flammes se montraient de tous côtés, en même temps que des flots de fumée noire envahissaient les environs. Tête-de-Crin et Nez-percé regardaient à droite et à gauche avec agitation, en prononçant des paroles inintelligibles dont le sens était sans doute qu'il fallait se hâter de faire retraite. Martigny, toujours homme d'action, fut le premier à s'apercevoir du danger.

—Messieurs, dit-il à ses compagnons, nous ne pouvons demeurer ici plus longtemps...voyez, le feu menace de nous cerner.

—Vous avez raison, Martigny, répliqua Brissot ; rejoignons nos gens au plus vite... Maintenant que j'ai retrouvé ma fille, je ne veux pas risquer de la perdre par quelque nouveau coup du sort !...Mais ces pauvres enfants n'auront pas la force de marcher !

—Nous les porterons, dit le vicomte.

Clara et Rachel, à peine échappées à un immense danger, comprenaient difficilement qu'un dan-

ger non moins grand les menaçât encore ainsi que leurs libérateurs. Clara, dont les pieds étaient déchirés par les épines, se trouvait, comme l'avait dit son père, dans l'impuissance absolue de marcher ; miss Owens, quoique plus forte et moins fatiguée, chancelait sur ses jambes et semblait incapable d'aller bien loin.

—Monsieur Denison, reprit le vicomte, occupez-vous de miss Rachel ; pour moi, avec la permission de mon cher patron, je vais me charger de sa fille... Allons, messieurs, il ne s'agit plus de muser ici, car dans quelques minutes il n'y fera pas bon.

Sans attendre de réponse, il saisit Clara dans ses bras, l'enleva et s'avança avec son fardeau vers la seule partie du bois où le feu ne semblait pas avoir pénétré encore. Richard, stupéfait d'une pareille audace, proposa néanmoins à Rachel de lui rendre le même service ; mais la jeune Anglaise refusa d'un petit air de pruderie et se contenta de prendre son bras, tandis que Brissot, tout étourdi par cette succession rapide d'événements, suivait machinalement la troupe.

On fit ainsi une centaine de pas. On tournait évidemment le dos à Walker-station et à l'endroit où attendaient les volontaires, mais l'incendie s'étendait dans toutes les autres directions et l'on n'avait pas le choix des chemins.

Martigny était tout fier de sa gracieuse charge. La tête de Clara presque mourante reposait sur son épaule, et il lui semblait qu'il ne renoncerait pour rien au monde à la tâche si douce qu'il s'était choisie. Par malheur, il avait compté encore une fois sans sa blessure, que la surexcitation causée par les circonstances lui avait un moment fait oublier. Ses forces s'épuisèrent bientôt ; le vertige qui s'était emparé de lui déjà revint peu à peu. Il ne voulait pas avouer sa faiblesse, et se roidissait contre une défaillance imminente, lorsque sa nature trahit sa volonté. Il s'arrêta tout à coup et allait ployer sous son fardeau, si Brissot, qui l'observait, ne fût accouru pour recevoir Clara dans ces bras.

Le vicomte néanmoins tomba sur un genou et, la main appuyée contre un arbre, resta quelques secondes presque inanimé. Enfin il se releva et dit à Brissot en souriant :

—Ce n'est rien... encore un éblouissement... mais l'accès est passé ! Cher patron, je vous en conjure, confiez-moi encore Clara.

—Y pensez-vous, mon pauvre Martigny ? Vous êtes épuisé, et, si je cédaï à votre désir... D'ailleurs c'est à moi que revient naturellement la tâche de porter ma fille, et cette tâche je n'aurais dû la céder à personne.

—Eh bien ! alors, poursuivit le vicomte, en baissant la voix, ne la confiez à nul autre, et si vous vous sentiez fatigué, prévenez-moi.

Cependant on essayait toujours de tourner la partie incendiée du Maaly-Scrub, et cette entreprise devenait de plus en plus difficile. Le feu se propageait avec une rapidité effrayante. Les taillis, que l'on venait de quitter, étaient maintenant embrasés, et le grand gommier, dont le tronc avait servi de prison aux jeunes filles, flambait jusqu'à la cime.

Les guides, après avoir examiné les alentours, excitèrent encore les voyageurs à presser le pas : il s'agissait d'atteindre, avant l'incendie, un passage très-fourré qu'on devait absolument traverser pour sortir de ce cercle de flammes. Si cette voie de salut était fermée, la mort semblait inévitable pour tous les assistants, à moins d'un miracle.

On avançait donc le plus vite possible, mais nécessairement la marche de Brissot était ralentie

par le poids de sa fille. Clara, qui conservait une vague perception des événements, avait plusieurs fois prié son père de la mettre à terre, assurant qu'elle pourrait marcher ; Martigny avait aussi renouvelé ses instances, afin qu'on lui confiât de nouveau la jeune fille. Brissot persistait dans sa résolution ; et tout haletant, tout en sueur, il continuait de porter Clara, malgré les difficultés et les périls.

Tant d'efforts et tant d'énergie devaient être en pure perte. Quand on atteignit l'endroit où l'on espérait trouver le passage libre, une ligne de feu barrait le chemin.

En acquérant cette certitude, les voyageurs demeurèrent profondément découragés. Chacun d'eux ne redoutait pas la mort pour lui-même mais la redoutait pour les personnes chères qui devaient partager son sort. Clara, que Brissot venait de déposer sur le gazon, disait avec un accent suppliant :

—C'est pour moi, mon père, que vous vous êtes exposé à ce danger vous et... vos amis. Je vous en conjure, abandonnez-moi ici et essayez de vous sauver.

—Messieurs, dit Rachel à son tour, nous retardons votre marche, et notre présence vous empêche de tenter quelque entreprise hardie pour votre salut... Laissez-moi mourir à côté de ma pauvre Clara et ne songer qu'à vous.

—Moi, je reste, s'écria Martigny.

—Et moi, dit Brissot, croit-on que j'abandonnerai ma fille ?

Richard Denison ne parlait pas ; mais sa contenance ferme et résolue témoignait qu'il ne songeait nullement à une égoïste désertion.

Il y eut un moment de silence pendant lequel on n'entendit que le fracas toujours croissant de l'incendie.

—Il faut pourtant nous tirer de ce mauvais pas, reprit le vicomte ; mais que faire ? Si nous étions dans les prairies américaines, nous aurions la ressource d'allumer ce que les guides appellent un contre-feu... Cependant, observons ces noirs ; ce n'est pas sans doute la première fois qu'ils sont surpris par un incendie dans les bois, car de tels accidents sont, à ce qu'on dit, fort communs aussi dans les forêts australiennes... Et voyez, ils ont l'air de se concerter ; certainement tout n'est pas encore désespéré !

En effet, Tête-de-Crin et son fils, dont les craintes pour eux-mêmes surexcitaient l'intelligence, avaient conçu un plan dont ils discutaient en ce moment les moyens d'exécution.

Dans les taillis qu'on avait à franchir, certains arbres, sans doute les plus secs et ceux d'espèce résineuse, s'étaient seuls enflammés, et il y avait des places où une végétation plus fraîche résistait encore aux attaques du feu, comme dans la portion de la forêt où l'on avait retrouvé Rachel et Clara. Cette particularité semblait donner à penser aux guides, et bientôt Nez-Percé, après avoir fait signe aux Européens de l'attendre, se glissa dans le taillis. Il allait s'assurer si la retraite n'était pas absolument impossibles de ce côté.

On attendit son retour avec impatience, bien qu'il ne fût pas absent plus de sept ou huit minutes.

Quand il revint, ses cheveux et son manteau de peau d'opossum étaient à demi-brûlés, et sa lance était carbonisée par le bout qu'il appuyait sur le sol. Il exprima par des gestes qu'il fallait marcher en avant, sans perdre une minute.

—Croyons ce brave garçon, dit Martigny, il a découvert, j'imagine, l'unique chance de salut qui nous reste dans notre position presque désespérée.

Brissot reprit sa fille et l'on entre dans le fourré.

La troupe entière faillit reculer d'effroi dès les premiers pas, et la certitude qu'aucune autre voie de salut n'existait lui donna seule le courage de persister. Des arbres flambaient çà et là comme de grandes torches sinistres, et les autres, bien qu'ils résistassent encore aux atteintes des flammes, craquaient et se tordaient en attendant de devenir eux-mêmes la proie de l'élément destructeur. On respirait des vapeurs ardentes sous ce feuillage flétri et déjà desséché; cependant, comme on l'avait prévu, il y avait des endroits où l'incendie semblait ne vouloir mordre, et, en choisissant ces endroits, avec intelligence, on avait encore des chances de passer.

Les deux guides avaient repris la tête de la troupe et sondaient avec leur lances les amas d'herbes et de feuilles où couvait secrètement le feu. On faisait à chaque instant des détours, et les Européens eussent perdu certainement leur route au milieu de ces circuits continuels. Mais Tête-de-Crin et son fils se dirigeaient par une sorte d'instinct au milieu des obstacles sans cesse renaissants. Attentifs, prompts à prendre un parti, intrépides et comme indifférents pour le danger, ils allaient d'un pas ferme sans s'inquiéter beaucoup, nous devons le dire, de ceux qui les suivaient.

Cependant les voyageurs ne voyaient aucun indice qui annonçât la fin prochaine de leur supplice. Au contraire, toujours la chaleur devenait plus insupportable, la fumée plus étouffante. Aussi Clara, déjà si faible, avait-elle de nouveau perdu connaissance; Rachel elle-même n'eût pu se soutenir sans l'appui de Richard et du vicomte. Dans ce moment critique, Brissot défailloit à son tour; ses

forces étaient épuisées; il sentait qu'il allait tomber avec son fardau. Il poussa un cri d'angoisse. Martigny voulut venir à son aide; Richard ne lui en laissa pas le temps.

—Veillez sur miss Owens, dit le jeune magistrat d'un ton de froide autorité.

Et il s'empara de Clara qu'il arrangea sur son épaule avec précaution, tandis que de l'autre main il soutenait Brissot chancelant et étourdi comme un homme ivre. Ainsi chargé, Richard suivit la troupe qui ne s'était même pas arrêtée, car chaque seconde avait un prix inestimable pour le salut commun. Martigny regardait son rival d'un œil d'envie.

—Il est heureux, lui! murmura-t-il en soupirant; il a toute sa vigueur, il n'est pas blessé, au lieu que moi... Mais qu'importe! pourvu que Clara soit sauvée!

Du reste, miss Owens elle-même, comme nous l'avons dit, avait grand besoin de secours. Quoique plus forte que sa compagne, la fille de l'arpenteur ne supportait pas impunément tant d'agitations, de fatigues et de dangers; son front ruisselait de sueur, sa respiration était sifflante et saccadée. Mais la cause principale de ses souffrances était dans le mauvais état de sa chaussure qui mettait ses pieds délicats en contact avec le sol ardent. Martigny s'en aperçut et offrit de lui envelopper les jambes de mouchoirs et d'herbes flexibles; au premier mot qu'il dit à ce sujet, la pudibonde Anglaise répéta son éternel *shoking* avec indignation, et force fut de la laisser se brûler stoïquement les pieds.

(A CONTINUER.)

## LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)

### VIII



Valentin ouvrit son portefeuille, prit le permis de chasse et lut à haute voix le signalement du capitaine :

Bartelle, Henry, né à Rouen (Seine-Inférieure), âgé de trente-huit ans (le permis était de 1847); taille, un mètre soixante-dix-sept centimètres; cheveux noirs; yeux bruns; front étroit; nez ordinaire; bouche grande; sourcils bruns; barbe brune. Signe particulier: une cicatrice à la joue droite et une autre au-dessus du sourcil droit.

—Il est probable que j'ai vu ce monsieur, dit Overnon, qui avait fait un geste d'attention au moment où Valentin avait parlé des cicatrices.

—Vraiment! s'écria Mazeran avec joie. A quelle époque?

—Il y a trois ans, au moment où j'arrivais au Cap de Bonne-Espérance, un Français dont je ne me rappelle plus le nom... Je sais bien que ce n'est pas Bartelle, cependant... est venu chez mon beau-frère demander une autorisation ou quelque chose de ce genre pour un voyage dans l'intérieur. Je me souviens qu'il se proposait de pousser beaucoup plus loin que les limites de la colonie, et qu'il paraissait entourer d'un certain mystère le but de son voyage. C'est même là ce qui attira l'attention de mon beau-frère. Il dut faire prendre des informations avant de lui accorder sa demande. J'ai vu ce Français et je me souviens parfaitement d'avoir remarqué les deux cicatrices que vous venez de citer. Il me semble même me rappeler qu'il nous dit qu'elles provenaient d'une chute... faite je ne sais plus trop dans quelles circonstances, par exemple.

—Dans un incendie à la Havane.

—Je crois que vous avez raison... Oui, il était question d'un incendie, en effet.

—Vous n'avez pas su ce qu'il était devenu?

—Non. Je suis parti moi-même pour chasser du côté de la baie d'Algoa, et j'avoue qu'à mon retour je n'ai plus songé à ce Français. Seulement, je vous le répète, le signalement que vous venez de me lire répond parfaitement au sien.

—Ce sera toujours une lueur d'espérance à donner à sa pauvre femme, dit Valentin ; mais je cherche vainement à m'expliquer le motif de ce changement de mon cousin, de ce voyage et du mystère dont il s'entourait. Avait-il l'air d'être dans une bonne position de fortune ?

—Il faisait des préparatifs qui devaient lui coûter beaucoup d'argent et payait tout au comptant.

—C'est inexplicable. Enfin, je vais toujours transmettre ces détails à ma cousine.

—Si vous avez besoin d'autres renseignements, je pourrai écrire à mon beau-frère. Il a quitté le Cap et habite maintenant près de Brighton.

—Vous me rendriez un grand service.

—J'écrirai demain.

—Merci.

—Je vous demanderai la permission de revenir à mon homme, moi aussi. Il faut tâcher de savoir ce que doit ce Parézot, afin que je puisse le faire mettre en liberté... Il m'a semblé que vous connaissiez deux ou trois personnes ici. Peut-être pourront-elles vous donner quelques renseignements.

—Je vais m'en occuper dès ce soir. Seulement je vous avoue que l'idée d'un duel entre vous et ce Parézot me chagrine réellement. C'est un de ces spadassins que tout le monde méprise et qui ne sont pourtant pas assez déçus pour qu'on ait le droit de refuser de se battre avec eux.

Bah ! dit sir Richard, j'ai fait face à des lions sans trembler. Il faut espérer que devant cet homme je saurai soutenir aussi l'honneur de la vieille Angleterre. A propos, est-ce la première fois que vous venez à Clichy ?

—Ma foi, oui.

—A'ors, vous ne pouvez encore être au courant des ressources de l'endroit. Voulez-vous me faire l'honneur de partager aujourd'hui mon dîner ?

—Mais il me semble que vous n'êtes pas beaucoup plus ancien que moi dans ce lieu de plaisir.

—Je vous demande pardon, j'ai vingt-quatre heures d'avance sur vous.

—Allons, j'accepte. Tenez, décidément, je vous soupçonne de ne pas être Anglais.

—Pourquoi cela ?

—Vous avez une gaieté, une absence de roideur, de *kant*, comme on dit à Londres... car enfin je ne vous ai même pas été présenté.

—Cela ne fait rien, du moment où nous ne sommes pas compatriotes.

—Raison de plus.

—Mais non. Les Français se font une fausse idée de la froideur britannique. En Angleterre, il est d'usage qu'on n'aborde pas quelqu'un sans lui avoir été présenté. Dans les habitudes de la vie anglaise, si quelqu'un vous parle sans avoir rempli cette formalité, vous êtes en droit de supposer que c'est un homme sans éducation, de même qu'en France vous auriez mauvaise opinion d'un Français qui rencontrerait une femme de sa société sans porter la main à son chapeau. Quand il s'agit d'un étranger, au contraire, nous ne pouvons exiger qu'il soit au courant de nos usages. L'omission d'une formalité ne donne lieu, par conséquent, ni à la même conclusion, ni au même accueil. Maintenant, je conviens que mes compatriotes sont très-froids au premier abord ; mais, comme l'entrée de leur maison a plus d'importance et donne plus de privilèges que chez vous, il est tout naturel qu'ils réfléchissent à deux fois avant de l'accorder.

—Alors, dit Valentin en riant, je dois vous être plus reconnaissant de votre invitation que si elle me venait d'un Français.

—Vous me mettez dans une situation difficile,

répondit sir Richard sur le même ton de gaieté. Me voilà entre mon amour-propre national et ma politesse, ou, pour mieux dire, la sympathie que vous m'inspirez. Dinons d'abord, nous discuterons ensuite cette leçon à loisir.

Le soir, avant d'entrer dans la cellule qui lui était assignée, Valentin essaya d'obtenir quelques renseignements sur M. Théodore Parézot. Tout ce qu'il put apprendre, c'est que cet individu, que tout le monde redoutait, était à Clichy depuis huit jours seulement, et que sa dette ne devait pas monter très-haut.

—Je crois qu'il ne s'agit que de huit ou neuf cents francs, dit l'un des détenus ; mais demain je le saurai d'une façon certaine.

Le lendemain, Valentin et sir Richard retournèrent aux informations. Voyant que M. Parézot ne paraissait pas à son heure habituelle, Valentin se décida à le faire demander, pour lui porter avec un ami le cartel de sir Richard.

A la grande surprise des deux jeunes gens, et à la fureur plus grande encore de sir Richard, ils apprirent que M. Parézot venait de quitter la prison. Un inconnu l'avait fait demander de grand matin au parloir. Après une assez longue conversation, le visiteur était parti, probablement pour aller chez le créancier de Parézot. Une heure plus tard il était revenu avec un autre individu. On avait payé les neuf cents francs dus par Parézot et rempli toutes les formalités nécessaires pour son élargissement. Puis le créancier ou son représentant était parti d'un côté, tandis que Parézot montait en voiture avec le premier individu qui était venu lui parler.

Il y avait dans cette libération singulière et dans la précipitation qu'on avait mise à hâter l'accomplissement de toutes les formalités, quelque chose qui piquait la curiosité des autres détenus. Quant au visiteur, que deux personnes avaient vu, c'était un homme de cinquante ans, d'une mauvaise figure, et ayant tout l'air d'un usurier de bas étage.

Une fois le premier moment de colère passé, sir Richard envisagea le départ de son adversaire comme une difficulté de moins pour une rencontre. Il prit aussitôt ses mesures afin de sortir lui-même de Clichy, mais, vu l'heure avancée, il lui fut impossible d'obtenir pour le jour même l'accomplissement de toutes les formalités. Il avait grande envie de faire délivrer Mazeran, mais Valentin s'y refusa. En tout autre circonstance, il aurait probablement consenti, car ce n'eût été après tout qu'une avance de quelques jours, mais il ne pouvait se décider à accepter un tel service de la part d'un individu qui était déjà son obligé, et auquel il aurait à servir prochainement de témoin.

Tandis qu'il discutait là-dessus avec sir Richard, on lui remit une lettre. En reconnaissant l'écriture de sa cousine Juliette, il tressaillit et s'empressa de faire sauter le cachet.

« Tes affaires avec ton maudit tailleur sont arrangées, lui écrivait la charmante femme. Il paraît que, comme tu le supposais, il avait cédé sa créance à un homme d'affaires. M. Vallant, mon avocat, a bien voulu se charger de te trouver de l'argent en échange d'une délégation sur l'héritage de notre cousin.

« Il s'occupe en ce moment de te faire mettre en liberté ; j'ai eu grande envie de profiter de cette occasion pour te faire de la morale ; mais, tout bien considéré, je garde mes sermons pour le moment où tu ne seras plus prisonnier. Viens les recevoir promptement, car plus tu tarderas, plus tu auras de remontrances à subir, à cause des intérêts, et de l'intérêt que te portent tes amis... Ajoute à côté de moi cet indiscret M.

“ Vallant, qui se permet de lire par-dessus mon épaule, et qui a l'affreuse manie des jeux de mots. Puisse cette dernière phrase le corriger de ce défaut et de la curiosité. Cela ne l'empêche pas d'être un excellent vieil ami qui t'aime beaucoup, et qui ne déteste pas trop non plus ta cousine.

“ JOLIETTE BARTELLE.”

Valentin fut profondément touché de cette lettre. Il connaissait assez le caractère de Joliette pour savoir tout ce qu'il avait dû en coûter à la jeune femme pour faire cette démarche. Il savait d'ailleurs que M. Morany, Ernest Martigné et ses autres parents, la blâmeraient de s'être ainsi mêlée des affaires d'un étourdi tel que lui. Or, personne n'était plus sensible que Mme Bartelle au moindre reproche, quelque injuste qu'il fût.

—Quelle bonne et généreuse nature ! murmura Valentin en serrant la lettre dans son portefeuille.

Il se couvrit le front de ses deux mains et resta ainsi quelques minutes.

Pour ne pas le troubler dans sa préoccupation ou sa rêverie, sir Richard prit un livre et se mit à lire en tournant le dos à son nouvel ami. Au bout de quelques minutes, Valentin se leva et se rapprocha d'Overnon.

Le jeune Français avait les paupières un peu rouges, et, bien qu'il essayât de plaisanter, une larme mal essuyée tremblait encore entre ses cils.

Le lendemain, à neuf heures du matin, M. Mazeran reçut une autre lettre, dont le contenu parut le préoccuper singulièrement, car il la relut plusieurs fois. Elle était de M. Ernest Martigné.

“ Mon cher ami, écrivait M. Martigné à son cousin, j'allais m'occuper de te faire mettre en liberté, lorsque j'ai appris par notre vieil ami Vallant que tu étais en mesure de payer ton créancier. Puisque tu dois être libre aujourd'hui, viens me trouver tout de suite à mon bureau. Il s'agit d'une affaire urgente, et malheureusement très-grave, pour laquelle je compte sur ton amitié. Si quelque hasard imprévu le faisait rencontrer ma femme ou même quelqu'un de ma famille autre que M. Morany, pas un mot de ma lettre ni du rendez-vous que je te donne. Je t'attendrai jusqu'à huit heures. Ne perds pas une minute pour venir.

“ ERNEST MARTIGNÉ.”

—Que diable signifie cela ? murmura Valentin. Il faut qu'Ernest ait sérieusement besoin de moi pour m'écrire ainsi. Quant à s'occuper de mes affaires, s'il l'a fait véritablement, ce serait un tel effort pour un égoïste comme lui, qu'il a certainement un service important à me demander. Cette lettre m'inquiète.

M. Mazeran et sir Richard Overnon quittèrent à la même heure la maison qu'un bohème bien connu appelait l'*Hospice des raffalés*. Sir Richard aurait pu partir plus tôt, mais il voulut attendre son nouvel ami. Valentin dut lui promettre, quoique bien à contre-cœur, de le seconder dans ses recherches pour retrouver Théodore Parérot.

Le jeune Anglais parlait fort tranquillement de son ennemi ; mais Valentin se connaissait assez en homme pour voir que sir Richard ne renoncerait pour rien au monde à sa résolution de laver dans le sang de Parérot l'insulte que ce dernier lui avait faite.

Il fut convenu que le surlendemain sir Richard irait demander à déjeuner à Mazeran, s'informer du résultat de ses démarches, et lui apprendre à quoi avaient abouti les siennes.

Là-dessus, ils échangèrent une dernière poignée de mains et chacun s'en alla de son côté.

Valentin se fit d'abord conduire rue de Seine, au bureau de son cousin. On lui apprit qu'il était parti à dix heures avec deux messieurs. Le premier commis, qui semblait assez inquiet, lui remit une lettre que M. Martigné avait laissée pour Mazeran.

Le banquier écrivait à son cousin que le service qu'il comptait lui demander était d'être son témoin dans un duel qui devait d'abord avoir lieu le lendemain, et dont il ne pouvait confier le motif au papier. Malheureusement son adversaire, obligé de quitter Paris dans les vingt-quatre heures, avait demandé qu'on se battît le jour même. En conséquence, M. Martigné venait de partir avec M. Morany et M. Thibaut, un négociant de ses amis, qu'il avait choisi pour second en l'absence de Valentin.

Valentin connaissait un peu ce M. Thibaut. C'était un excellent homme, d'un caractère doux et conciliant, mais excessivement timide. N'ayant jamais touché une arme de sa vie, il ne devait pas non plus avoir une grande expérience des duels, et ne semblait guère taillé pour faire un témoin bien utile. Ernest paraissait le comprendre, car il désignait à Valentin l'endroit où le duel aurait lieu et le pria de l'y rejoindre aussitôt qu'il le pourrait. L'heure avancée de la journée rendait impossible une rencontre dans le bois de Boulogne ou dans aucun endroit de ce genre, les deux adversaires étaient convenus de se battre dans le jardin d'une maison de campagne que M. Thibaut possédait près de Ville-d'Avray.

Le cœur oppressé par un sinistre pressentiment, Valentin se hâta de courir au chemin de fer. Malheureusement il lui fallut attendre un bon quart d'heure à la gare.

M. Martigné et ses compagnons ayant probablement été obligés de prendre une voiture, à cause des armes qu'ils n'auraient pu porter dans un wagon sans risquer d'attirer l'attention, Valentin espérait encore que, grâce au chemin de fer, il arriverait à temps.

À la gare de Ville-d'Avray, il prit une voiture qu'il eut la chance de rencontrer en débarquant, et se fit conduire ventre à terre chez M. Thibaut.

Il jeta une pièce d'or au cocher, traversa la cour d'un bond et se précipita dans le jardin sans écouter un domestique qui voulait le retenir. Au moment où il cherchait de quel côté diriger ses pas, il entendit un bruit de voix. Il s'avança dans cette direction, et aperçut bientôt, à une centaine de pas devant lui, un petit groupe au centre duquel il reconnut son cousin Ernest et un individu dont la figure lui rappelait celle de Théodore Parérot, l'ennemi de Sir Richard Overnon.

Cet homme et M. Martigné avaient l'épée à la main et venaient de croiser le fer. Mazeran s'élança vers eux ; mais à peine avaient-ils échangé deux ou trois passes, que M. Martigné chancela et laissa tomber son épée. M. Morany se précipita vers lui et le reçut dans ses bras.

Voyant que M. Morany et M. Thibaut regardaient le blessé en se lamentant, mais sans lui porter aucun secours, Valentin les écarta avec vivacité et s'agenouilla près de son cousin. Il ouvrit la chemise d'Ernest et visita la blessure. Il n'y avait qu'un petit trou carré, mais profond, qui laissait à peine suinter quelques gouttes de sang.

—Tonnerre du diable ! s'écria Valentin, avec quoi se sont-ils donc battus ?

Son regard tomba sur un fleuret démoucheté, qui gisait à deux pas du mourant.

—Un fleuret ! s'écria-t-il en se tournant vers les témoins. Comment les avez-vous laissés se battre

avec cette arme terrible ? Et un médecin, un médecin ! Est-ce que vous n'en avez pas amené ?

— Mon Dieu non, balbutia M. Morany, j'ignorais.....

— Envoyez immédiatement chercher un médecin ! s'écria Mazeran. Vous voyez bien que la blessure ne saigne pas. Le sang doit s'épancher en dedans... Mais allez donc, Monsieur, allez donc ! dit-il en poussant Thibaut, qui le regardait d'un air ahuri.

Le négociant mit tous ses domestiques en campagne. Par un bonheur inespéré, l'un d'eux rencontra sur la route un médecin qu'il connaissait et qui se rendait à une habitation voisine pour y dîner chez des amis. Il courut au docteur Burnel, et l'amena chez M. Thibaut.

## IX.

En voyant le blessé, M. Burnel ne put dissimuler un jeu de physionomie où Valentin lut un arrêt de mort. Le docteur pratiqua une saignée, mais le sang ne vint pas. Dix minutes après, M. Martigné avait rendu le dernier soupir.

— Je suis désolé de ce malheur, messieurs, murmura M. Parérot, mais vous me rendrez la justice d'avouer que tout s'est passé loyalement.

— Certainement, répondit tristement M. Morany, tandis que le pauvre M. Thibaut faisait la même réponse par un mouvement de tête, car il était trop ému pour pouvoir parler.

— Il est possible que le combat lui-même se soit passé loyalement, dit tout à coup Valentin en regardant fixement M. Parérot ; mais il y a eu dans ce duel des conditions et des circonstances qui me semblent étranges, pour ne pas dire plus.

— Qu'entendez-vous par-là ? demanda M. Parérot, en s'avançant à son tour vers Valentin.

— J'entends, monsieur, qu'à moins d'offenses bien graves de la part de M. Martigné, des témoins raisonnables n'auraient jamais dû consentir à ce duel à l'épée entre un individu de première force comme vous, et un homme qui sait à peine tenir un fleuret.

— J'étais l'insulté, j'avais le choix des armes. D'ailleurs, de quel droit venez-vous ici discuter un duel dans lequel vous n'étiez pour rien ?

— Du droit qu'un honnête homme a de blâmer tout ce qui n'est pas conforme aux lois de l'honneur et de la loyauté.

— Monsieur !

— Oh ! prenez-le comme vous le voudrez, monsieur ! Je maintiens ce que j'ai dit : que M. Morany et M. Thibaut, qui n'ont pas l'habitude du triste devoir qu'ils viennent de remplir, vous aient laissé par ignorance jouir de tous les avantages...

— Lesquels, monsieur ? Je vous somme de les citer.

— Où a placé mon pauvre cousin en face du soleil et du vent, et par conséquent de la poussière. Enfin, les deux fleurets que je vois là (et dont on n'aurait jamais dû se servir, puisqu'on pouvait se procurer des épées de combat) ont leur *fusée* courbée comme pour un gaucher, et vous êtes gaucher.

— Où voulez-vous en venir, enfin, avec toutes vos observations ? s'écria M. Parérot, dont la figure était livide de colère. Oseriez-vous dire ?...

Valentin marcha droit sur Parérot ; puis, le regardant bien en face, il lui dit d'une voix nette et mordante :

— Je dis, monsieur, qu'habitué aux armes et aux rencontres de ce genre, comme vous l'êtes, vous n'auriez pas dû profiter de la partialité de vos té-

moins et de l'inexpérience de ceux de votre adversaire. Je dis enfin que, dans de pareilles conditions, et pour un spadassin comme vous, ce combat n'était pas un duel, mais un assassinat !

A ce mot, prononcé d'une voix vibrante, Parérot voulut se jeter sur Valentin.

Mazeran fit dédaigneusement un pas en arrière et saisit un des fleurets.

— Je me saluais en vous touchant, dit-il d'une voix méprisante ; c'est déjà trop que de vous faire l'honneur de croiser le fer avec vous.

Un des témoins de Parérot, qui avait l'air d'un mauvais drôle du même calibre, voulut s'interposer et répondre à Valentin sur un ton que justifiaient du reste les paroles du jeune homme.

— Allez au diable lui cria M. Mazeran, qui était d'une violence excessive une fois qu'il sortait du calme railleur qui lui était habituel. Des quatre témoins que je vois là, vous êtes évidemment le seul qui ayez de l'expérience en fait de duels. Aussi mes paroles s'adressent-elles à vous comme à votre ami. Je serai plus tard à votre disposition si bon vous semble.

— A moi d'abord ! s'écria Parérot, qui s'était déjà mis en garde. Voyons, Corbier, range toi, ou, pardieu ! je te marche dessus. En garde monsieur !

Une fois qu'il eut senti le fer, Valentin retrouva tout son sang-froid ; mais son œil implacable indiquait assez la colère qui l'animait. Les deux adversaires étant à peu près de la même force, le combat se prolongea quelques minutes.

En rompant devant une attaque de Valentin, Parérot trébuchait contre une pierre. Mazeran releva son fleuret et attendit. L'autre se remit en garde. Un instant après, il trébuchait de nouveau. Par un mouvement instinctif, Valentin releva encore la pointe de son arme ; mais cette fois ce n'était qu'une ruse de Parérot, qui se fendit à fond avec une rapidité fondroyante. La parade de Valentin ne put détourner tout à fait le coup qui lui effleura la hanche, mais sa riposte atteignit Parérot au bas-ventre.

M. Burnel, qui avait été obligé de rester pour assister à ce duel, qu'il avait inutilement essayé d'empêcher, s'empressa de visiter la blessure de l'adversaire de Valentin. Après avoir terminé le pansement, il déclara que cette blessure était grave mais qu'il ne la croyait pas mortelle.

— Si, comme je suppose, le foie n'est pas attaqué, dit-il à l'un des témoins de Parérot, votre ami peut-être sur pied avant un mois. D'ici là, monsieur, il faut avoir soin de lui épargner tout mouvement violent et même toute émotion qui soit de nature à provoquer une crise.

M. Thibaut fit atteler sa voiture, dans laquelle se mit Parérot, qui fut transporté dans une auberge du voisinage. Le lendemain, comme il se plaignait du bruit, on le conduisit chez un paysan qui demeurerait à un quart de lieue du village, tout prêt du bois, et qui avait une petite chambre à louer.

Pour en finir tout de suite avec cet individu, nous dirons dès à présent qu'il se rétablit assez promptement. Aussitôt sur pied, il partit pour Hombourg, après avoir montré un porte-monnaie fort bien garni, à l'un de ses camarades qui en resta stupéfait.

On ne revit jamais M. Parérot.

Comme il ne laissait en France personne qui s'intéressât à lui, sa disparition ne fut même pas remarquée. Son départ coïncida avec une absence de quelques jours que fit Bhyrruh Komul, le keitmutgar de Marany.

Quoique très légèrement blessé, Valentin fut

obligé de garder le lit durant une semaine. Ce fut naturellement à Morany que revint la cruelle mission d'annoncer la mort de M. Martigné à sa femme. Nous passons sous silence les scènes douloureuses qui suivirent l'annonce de cette catastrophe et l'arrivée du cadavre. Outre les regrets qu'inspirait le pauvre Ernest, ce nouveau malheur réveillait toutes les appréhensions que tant de catastrophes successives faisaient planer au-dessus de cette famille si rudement éprouvée.

Pendant le trajet de Ville-d'Avray à Paris, M. Morany et M. Thibaut avaient raconté à Valentin le motif du duel.

Malgré l'admiration qu'il professait pour Clémence, M. Martigné avait fait connaissance d'une jeune fille nommée Fanny Guertier, qui, par parenthèse, lui coûtait assez cher. En entrant chez elle un beau soir, il y rencontra Parézot. Fanny se hâta de lui jurer par tous les saints du Paradis qu'elle voyait ce monsieur pour la première fois, qu'elle ne l'avait jamais autorisé à lui faire une visite, et que, depuis une demi-heure, elle essayait vainement de s'en débarrasser. Une discussion eut lieu entre les deux hommes. Piqué des railleries de Parézot et de son entêtement, M. Martigné s'oublia jusqu'à frapper ce dernier.

Nous venons de voir quelles avaient été les funestes conséquences de cette querelle.

Fanny, chez qui Valentin se présenta pour obtenir quelques renseignements, aussitôt qu'il fut en état de sortir, ne put que répéter le récit de M. Morany. Elle ajouta seulement quelques détails insignifiants relatifs à sa liaison avec M. Martigné, détails qu'Ernest n'avait pas voulu donner à M. Morany par une réserve toute naturelle.

La jeune femme persista, du reste, à soutenir qu'elle ne connaissait point Parézot; qu'elle ne lui avait jamais donné de rendez-vous et qu'elle ne pouvait s'expliquer ni sa visite, ni son insistance à rester malgré elle dans son salon.

— Ne supposez-vous pas, lui demanda Valentin, que cet homme était venu chez vous avec l'intention de se faire une querelle avec M. Martigné ?

— Je le croirais volontiers, répondit-elle. Il avait toujours l'air de se moquer de M. Martigné, et cherchait évidemment à le pousser à bout, tout en conservant lui-même son sang-froid.

Valentin quitta Fanny, persuadé qu'en engageant une querelle avec Ernest, Parézot n'avait fait qu'obéir aux suggestions du mystérieux ennemi qui poursuivait la famille Martigné.

Il courut à Ville-d'Avray, mais Parézot était parti depuis plusieurs jours sans laisser son adresse. Malgré toutes ses recherches, Valentin ne put le découvrir.

Cette disparition subite ne fit que redoubler les soupçons de M. Mazeran. Il resta toujours persuadé que quelque personne, ayant à redouter les révélations de Parézot, avait trouvé moyen de l'envoyer à l'étranger.

Dès que Valentin eut raconté à Juliette ce que sir Richard lui avait appris relativement à M. Bartelle, elle le pria d'écrire au jeune Anglais combien elle était désireuse de causer avec lui. Valentin alla le chercher et l'amena chez sa cousine. Il parvint aussi à mettre la main sur le capitaine du Hâvre dont nous avons parlé plus haut, qui avait conduit de Madagascar au Cap un passager dont le signalement offrait quelque ressemblance avec celui de M. Bartelle.

Des renseignements fournis par le capitaine et surtout par la mention des cicatrices confirmèrent Juliette et Valentin dans la pensée que le passager en question était réellement M. Bartelle. Cela

coïncidait si bien, d'ailleurs, avec les circonstances et les dates du récit de M. Overnon, que le doute n'était pas possible.

Restait toujours à expliquer le motif de ce voyage, ainsi que les fréquents changements de navire et tout cet ensemble de mesures prises par M. Bartelle pour cacher son identité et dissimuler ses traces. Comment se fait-il d'ailleurs qu'il n'eût pas écrit à sa famille et surtout à sa femme, contre laquelle il n'avait jamais eu aucun sujet de plainte et dont il s'était séparé dans les meilleurs termes ?

C'étaient là des questions que personne ne pouvait résoudre.

Overnon écrivit aussitôt à son beau-frère, lord Ackley, et le pria de faire demander au Cap des renseignements plus précis au sujet de M. Bartelle et de son expédition. Il écrivit en outre directement à quelques amis qu'il avait laissés dans cette ville.

La réponse de lord Ackley ne se fit pas attendre. Elle avait une certaine importance.

## X.

Dans un entretien confidentiel avec le gouverneur, qui le questionnait sur ses projets, M. Prosnier-Bartelle avait révélé qu'il était venu au Cap pour retrouver la trace d'un parent de sa femme qui devait habiter dans l'intérieur, au-delà des limites de la colonie. Ce parent venait de faire un immense héritage qu'il ignorait encore, et la famille avait un grand intérêt à le mettre à même de revendiquer ses droits, ou à constater son décès. Il ne s'agissait pas moins, en effet, que d'une succession de douze ou quinze millions. Quant au mystère dont le prétendu M. Prosnier s'entourait, et à toutes les précautions qu'il avait prises pour faire perdre ses traces, il avait eu pour motif le désir d'échapper à des ennemis inconnus dont les manœuvres criminelles avaient mis obstacle jusque-là à toutes les recherches.

On comprend les émotions et les espérances que fit naître la lecture de cette lettre. M. Overnon récrivit aussitôt à son beau-frère en le priant de s'adresser au gouverneur actuel du Cap pour obtenir tous les renseignements possibles, tant à l'égard de M. Bartelle que relativement à la succession dont ce dernier avait parlé à lord Ackley.

En outre, sir Richard pria de nouveau les amis qu'il avait laissés au Cap de tout mettre en œuvre dans le même but. Enfin les Martigné, M<sup>me</sup> Bartelle, Savinien et Valentin écrivirent ou firent écrire à Calcutta, à Bombay, à Madras, à Pondichéry et à Madagascar, dans l'espoir d'obtenir quelque indice qui les mît sur la voie de l'immense héritage auquel lord Ackley avait fait allusion.

Parmi les lettres qui furent adressées en réponse, plusieurs contenaient des renseignements qui concordaient assez bien. D'autres en apportaient qui contredisaient complètement les premiers, et quelquefois, à leur tour, se trouvaient démentis par d'autres missives.

Au bout de six ou huit mois de cette correspondance, voici ce qui semblait résulter de l'ensemble des lettres, des documents parvenus à M<sup>me</sup> Bartelle ainsi qu'à ses cousins.

Mlle Pauline Novéal, devenue M<sup>me</sup> Martigné, grand mère de Gontran, de Vincent, d'Ernest et de leur sœur Sophie Guitarna, ainsi que de M<sup>me</sup> Juliette Bartelle (née Martigné), avait elle-même deux frères : Emile, celui dont Morany se prétendait le fils naturel, était en réalité mort sans enfants ; l'autre, Gaspard, était un de ces cerveaux brûlés dont

la vie accidentée ressemble à celle des *condottieri* du moyen-âge. Après avoir essayé de toutes les carrières et mangé beaucoup d'argent à sa sœur, dont rien ne décourageait l'affection, il était entré dans l'armée d'un roi indien.

Par sa bravoure et son intelligence il devint chef de cavalerie du rajab chez lequel il servait. Malheureusement, on le surprit un beau jour en conversation criminelle avec une des femmes du *zenanah* (harem) de son maître. Il fut condamné à mort. La veille de son exécution il mit le feu à sa prison et tenta de s'échapper. Quelques factionnaires tirèrent sur lui. Deux affirmèrent qu'ils l'avaient vu tomber au milieu des flammes. Tout le monde resta persuadé de sa mort, dont la nouvelle parvint à sa famille de la manière la plus positive.

Cette nouvelle était inexacte cependant, car Gaspard n'avait pas succombé.

Au lieu d'être brûlé dans sa prison, comme on l'avait supposé, il était parvenu à s'échapper. Il se réfugia à Bénarès, où il connut on ne sait trop comment la belle Zora, fille d'un riche Indou, nommé Muttyloll-Dhur. Il enleva cette jeune fille et l'épousa. Après avoir vécu deux ou trois ans avec Zora, il s'ennuya probablement de cette existence tranquille, car il abandonna sa femme et disparut du pays.

Restée seule, Zora finit par retourner auprès de son père, dont elle était la fille unique, et qui n'eut pas le courage de repousser la pauvre femme qui venait en pleurant implorer son pardon.

Muttyloll-Dhur, déjà fort riche et d'une avarice sordide, faisait toute espèce de trafics, auxquels il apportait autant d'intelligence que de rapacité. Après avoir commencé par exploiter les *ryots*, ou paysans, et les petits commerçants, il en était arrivé à négocier des emprunts avec plusieurs rajahs et nabads de l'Indoustan. A la mort de Muttyloll-Dhur, qui précéda de deux ans celle de sa fille, Zora se trouva l'héritière d'une fortune assez difficile à réaliser, mais qui montait bien à quarante ou cinquante *lacs de roupies*, c'est-à-dire à dix ou douze millions de francs.

Au moment de mourir, Zora fit un testament par lequel elle laissait toute sa fortune à son mari. Comme elle n'avait pas entendu parler de lui depuis le départ de M. Novéal, elle prévoyait le cas où Gaspard l'aurait précédée dans la tombe. Elle légua alors tous ses biens au fils adoptif du riche *zeminda* Narain Sagaro, le petit Jootah Maddub, que la bonne dame avait, disait-on, des motifs tout particuliers d'aimer tendrement.

Comme il était possible qu'on ne pût arriver à retrouver les traces de Gaspard Novéal, le testament de Zora fixait un délai de douze ans pour la revendication de sa succession par Gaspard ou ses héritiers. Or, elle était morte le 3 mars 1846. Il en résultait que le 3 mars 1858 la fortune serait définitivement acquise à Jootah Maddub.

Alléchés par l'espoir d'obtenir une forte récompense s'ils parvenaient à retrouver l'héritier de cette immense succession et à l'informer de ses droits, plusieurs aventuriers partis de Bénarès se mirent à la recherche de M. Novéal. Tous échouèrent. La plupart périrent misérablement presque au début de leur expédition. Leur triste sort découragea probablement les autres, ou bien ceux-ci entourèrent leur voyage d'un tel mystère qu'on n'en entendit point parler.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, deux ans après la mort de Zora, personne ne paraissait songer à retrouver son mari.

Revenons à ce dernier, sur le sort duquel les

renseignements obtenus par la famille Martigné furent beaucoup moins affirmatifs que ceux relatifs à la mort de Zora.

Après force voyages et maintes aventures, il s'était embarqué pour Madagascar. De là, il avait passé à Zanzibar, et pénétré ensuite dans l'intérieur de l'Afrique. On croyait qu'il s'était fixé sur les bords de la rivière Orange, non loin de Kuran. Restait à savoir sur quel point.

Il paraît que, pendant son séjour à Madras, M. Bartelle avait eu vent du testament qui enrichissait M. Novéal (grand-oncle de sa femme comme nous l'avons vu plus haut), ainsi que des accidents arrivés aux individus qui avaient tenté de se mettre à la recherche de M. Novéal.

Un vieil Arabe qu'on supposait être de Zanzibar, ou de quelque comptoir de la côte africaine, avait sans doute aussi donné des renseignements au mari de Juliette. On a vu plus haut comment tous deux avaient quitté Madras, et de quel mystère ils avaient entouré leur départ.

Leur intention, paraît-il, était d'abord de se rendre à Zanzibar; mais les renseignements recueillis par le capitaine lui avaient probablement révélé quelques dangers de ce côté, car M. Bartelle était venu débarquer au Cap sous la protection du gouvernement anglais. C'était de là qu'il était parti pour gagner l'intérieur de la colonie. Divers indices firent supposer que M. Bartelle avait écrit au moins deux ou trois lettres à sa femme. Un officier de dragons qui avait rencontré le prétendu Prosnier non loin des limites de la colonie se rappela parfaitement avoir porté au Cap et mis lui-même à la poste une lettre adressée à M<sup>me</sup> Bartelle, à Paris.

Qu'était devenue cette lettre? Voilà ce que personne ne pouvait expliquer.

En revanche, on commençait à comprendre le motif de la persécution mystérieuse qui s'acharnait depuis quelques années sur les descendants de M<sup>me</sup> Martigné, c'est-à-dire sur les héritiers de Gaspard Novéal.

Ils se trouvaient maintenant réduits aux deux veuves Geneviève et Clémence Martigné, Savinien Guitarnan et Juliette Bartelle.

On peut facilement juger du trouble que ces nouvelles jetèrent au milieu d'eux. La perspective des millions était d'autant plus attrayante pour eux en ce moment que tous, même Savinien, se trouvaient plus ou moins compromis dans les affaires de M. Ernest Martigné, affaires que sa mort laissait dans un état déplorable. En revanche, chacun fulminait à l'envi contre l'avidité et l'égoïsme de M. Bartelle, qui s'était certainement proposé d'accaparer l'oncle Gaspard, s'il le trouvait encore vivant, et de faire avantager sa femme aux dépens des autres parents de M. Novéal.

La pauvre Juliette, qui n'en pouvait mais, n'en recevait pas moins le contre-coup de toute cette indignation. C'était à qui rejetterait sur elle le tort présumé de son mari. A la fin, trouvant que sa douceur et sa modération ne désarmaient personne, elle suivit le conseil de Valentin et montra les dents. Quand on vit qu'elle se fâchait, on la laissa tranquille.

Aussitôt la réception des lettres qui annonçaient la présence de son mari en Afrique, Juliette avait déclaré qu'elle allait partir pour le Cap avec ses enfants. Lorsque plus tard on apprit que Gaspard Novéal se trouvait probablement dans ce pays, chaque héritier voulut aussi faire le voyage qui devait le rapprocher du mari de Zora.

Les renseignements à cet égard étaient encore un peu vagues, il est vrai; mais on se regardait

comme certain d'en obtenir de plus précis une fois qu'on serait arrivé au Cap de Bonne-Espérance.

Une seule personne, Mme Bartelle, fut assez raisonnable pour comprendre les observations de sir Richard et de Valentin. Mais un motif plus puissant que toute autre considération lui faisait un devoir de ce voyage.

— Il faut que je retrouve mon mari, disait-elle.

Quant aux autres héritiers, sourds à tous les raisonnements et grisés par la lecture attrayante des voyages en Afrique de M. Levailant, qu'ils venaient de dévorer, ils répétaient avec le fiévreux enthousiasme des millions en perspective : " L'héritage ou la mort."

La fatigue, la soif, la faim, les sauvages, les bêtes féroces... tout cela se poétisait dans le lointain et disparaissait d'ailleurs devant les millions de Gaspard.

## XI.

Quelques années auparavant, Clémence eût peut-être hésité à quitter son beau Paris, à risquer sa vie et surtout sa beauté dans des contrées lointaines où il n'y avait ni bals, ni spectacles, ni plaisirs. Mais depuis sa ruine, son Paris à elle n'existait plus. Plutôt que d'assister au triomphe de ses rivales, Clémence préférait affronter tous les dangers, au bout desquels scintillaient du moins, comme une étoile brillante, les millions du cousin Gaspard, c'est-à-dire la possibilité de recommencer une vie de plaisir et de luxe.

Ainsi que Clémence, Geneviève n'avait pas la moindre idée de ce que sont les voyages dans des pays sans chemins et sans civilisations. Comme sa cousine, elle était d'ailleurs fascinée par l'appât des millions qui lui permettraient d'écraser de son luxe et de son orgueil les gens devant qui elle avait dû s'incliner si longtemps.

Au lieu de s'associer aux sages représentations de Valentin et de sir Richard, Morany applaudit aux projets de ses parents. Loin de les dissuader de leur voyage, il les y poussa et promit même de les accompagner.

Il avait plusieurs raisons pour agir ainsi. D'abord, il sentait fort bien que le duel dans lequel avait succombé M. Ernest Martigné avait attiré l'attention de la justice sur la série d'accidents arrivés à cette famille, et qu'une nouvelle catastrophe donnerait lieu à une enquête sévère. Enfin il espérait que dans les vastes solitudes de l'Afrique et au milieu des dangers de tout genre qui environnent les voyageurs il lui serait facile de venir à bout de ses projets mystérieux.

Quoiqu'elle éprouvât au fond du cœur, malgré tout ce qu'elle faisait pour la combattre, une antipathie aussi injuste qu'inexplicable contre M. Morany, Juliette s'applaudit de l'avoir pour compagnon, à cause de ses filles, pour lesquelles il serait un protecteur si elle-même venait à succomber.

La courageuse jeune femme ne se dissimulait en effet aucun des dangers de son entreprise. Elle avait longuement questionné sir Richard et M. Morany sur l'Afrique, et dévoré tous les récits de voyage qu'elle avait pu se procurer. Sa seule inquiétude était pour ses deux petites filles. Elle eut un instant la pensée de les laisser en France, mais elle n'avait personne à qui les confier.

Puis, ces enfants, habituées à ne jamais quitter leur mère, ne pouvaient vivre sans elle. Juliette redoutait en outre pour ses deux filles le sort fatal qui avait atteint successivement tant de membres de sa famille. Après de longues et cruelles hésitations, elle se décida donc à emmener avec elle

Cécile et Emma. Un voyage en mer et le séjour dans un pays chaud pouvaient avoir une heureuse influence sur la santé de ces deux enfants.

Une protection que Juliette estimait beaucoup plus efficace encore que celle de Morany, c'était celle de Valentin Mazeran. Quoiqu'il n'eût aucun intérêt dans la succession Novéal, puisqu'il n'était le cousin de Juliette et de Clémence que par leur mère, Valentin avait déclaré qu'il accompagnerait ses cousines dans leur expédition.

Ce voyage était du reste le plus grand bonheur qui pût lui arriver sous tous les rapports, car il l'enlevait à la vie de désordre dans laquelle il perdait sa fortune, son intelligence et sa santé.

Un autre voyageur se joignit à la caravane, bien qu'il y eût un intérêt encore moindre que Valentin lui-même. Ce voyageur n'était autre que sir Richard Overnon.

Durant l'intervalle qui s'était écoulé entre les lettres qu'il avait écrites dans l'Inde, au Cap, etc., et les réponses qu'il en avait reçues, sir Richard était venu fréquemment visiter les Martigné. On n'avait pas tardé à prendre en amitié cet excellent homme d'un caractère si gai et si égal, d'une humeur si obligeante et si généreuse. De son côté, sir Richard, qui aimait la vie de famille et les joies du foyer, n'avait pas de plus grand plaisir que de venir causer le soir dans le jardin de Morany, où il retrouvait les enfants, qu'il adorait, son ami Valentin et surtout la belle Clémence.

Mon Dieu oui ! Mme Martigné était parvenue à enrôler le jeune Anglais sous la bannière de ses adorateurs. On trouvera peut-être qu'elle s'était remise en campagne bien peu de temps après la mort de son mari ; mais, en vérité, elle l'avait fait, pour ainsi dire, à son insu. La coquetterie s'était tellement infiltrée dans le sang de Clémence, que la jeune et jolie veuve jouait de l'œil et de la voix sans y songer, comme les doigts d'un pianiste courent d'eux-mêmes sur le clavier, tandis qu'il pense à autre chose.

Sir Richard avait le cœur trop naïf et trop inflammable pour résister à ce regard charmant, à cette voix mignarde, à ces paroles tantôt railleuses, tantôt sentimentales, qui semblaient à la fois provoquer et repousser l'amour. Overnon était, du reste, une conquête précieuse pour Mme Martigné. Noble, jeune, beau garçon, il possédait tout ce qui peut flatter la vanité d'une femme. Il avait pourtant fait jurer à Mazeran de ne point parler de sa fortune, et s'était présenté comme un cadet de famille, vivant d'une pension fort suffisante, mais n'ayant rien de plus à attendre. Les excellentes qualités qui semblaient écrites sur sa figure avenante et loyale étaient de nature à inspirer l'estime et l'affection. S'il avait résisté plus longtemps au manège de Clémence, peut-être aurait-elle fini par l'aimer, quoiqu'elle ne lui crût pas la fortune qu'elle rêvait chez son futur époux ; mais le pauvre garçon, conquis dès le premier jour, fut dès lors un de ces esclaves soumis, sur la fidélité desquels une coquette peut compter aveuglément.

Valentin, qui avait fini par se lier intimement avec sir Richard, lui fit un jour cette observation, fort généreuse de la part d'un rival :

— Mon cher ami, lui dit-il, donnez à un enfant gâté une poupée de cinq cents francs qu'on laisse toujours à sa disposition, et un polichinelle de dix sous dont il ne pourra se servir que rarement, et vous verrez qu'au bout de quinze jours il tiendra beaucoup plus au modeste polichinelle qu'à la superbe poupée. Vous prétendez quelque fois que ma cousine me préfère à vous ; mon Dieu, non ! Au contraire, peut-être ; seulement Clémence est

sûre de votre amour, tandis qu'elle n'est jamais bien certaine, en me quittant le mardi, que je sois amoureux d'elle le mercredi. Je suis le polichinelle...

—Et moi la poupée, ajouta Richard en soupirant. Je crois que vous avez raison ; mais je ne sais pas dissimuler ce qui se passe dans mon cœur.

—Et miss Harriett, que vous adoriez jadis ?

—Miss Harriett tenait surtout à avoir pour mari un homme d'une constance à toute épreuve ; vous voyez bien que je ne lui conviens pas de tout.

—Oh ! non ! Ah ça vous n'avez donc plus de cousines dans votre famille, que vous venez courtiser les miennes ?

—Vous m'en voulez ?

—Ce n'est plus la même chose. Vous avez vu sans doute plus d'une fois un ouvrier allumer sa pipe avec un charbon ardent qu'il tient, sans éprouver aucune douleur, entre ses doigts calleux durcis par le travail. Et bien ! mon cœur est endurci de la même façon, et le vôtre, tout neuf encore, souffrira de la brûlure.

—Tant pis ! répondit philosophiquement M. Overnon.

—Sir Richard ! dit Mme. Martigné en appelant de la voix et du regard le jeune baronnet, qui se précipita vers elle.

—Au fait, murmura Valentin, voilà un quart d'heure qu'elle cause avec Savinien, c'est au tour de Richard. Je serai probablement de la troisième distribution.

Il poussa un gros soupir et vint s'asseoir à côté de sa cousine, qui travaillait activement au petit trousseau qu'elle voulait emporter en Afrique pour ses enfants.

Depuis qu'elle s'était décidée à partir, Juliette n'avait pas perdu un seul instant pour s'occuper de ses préparatifs. Sans avoir jamais l'air pressé, elle songeait à tout et montrait à l'égard de ses filles une prévoyance et une activité intelligente dont personne ne l'aurait supposée capable. Bien qu'elle eût elle-même confectionné une foule de choses que ses cousines achetaient toutes faites, Juliette fut prête la première. Comme Mme. Ernest Martigné n'en finissait pas avec ses préparatifs, Mme. Bartelle finit par perdre patience et déclara que, passé un certain délai, elle partirait toute seule.

## XII.

Un observateur qui aurait eu le temps de suivre nos futurs voyageurs dans les magasins, aurait deviné leur caractère, rien qu'à la nature de leurs emplettes. Clémence acheta force robes d'été, et une quantité d'articles de toilette. Des gants de toute nuance et des parfumeries destinées à combattre les influences de la température africaine complétèrent la cargaison de caisses que Clémence emportait avec elle.

Mme. Geneviève Martigné en avait un peu moins, car elle comptait profiter comme d'habitude des provisions de sa cousine. Ses emplettes étaient d'une nature plus positive. Elles se composaient surtout, de médicaments, de comestibles, de couvertures et de caoutchouc sous toutes les formes, depuis le coussin élastique jusqu'aux souliers imperméables.

Savinien emportait une collection de vestes de chasse de la dernière élégance, deux fusils, des balles de toute espèce, des livres sérieux dont il ne lut jamais une page, des couleurs, des pinceaux, etc.

Valentin se ruina en fusils et en munitions. Il emporta aussi toute une caisse de jouets d'enfants

et entre autres une grande lanterne magique pour distraire ses petits cousins pendant la route.

Pendant cet échange de lettres, ces règlements d'affaires de tout genre et ces divers préparatifs, le temps s'était écoulé rapidement.

A l'exception de Morany et d'Overnon, tout le monde était obligé de viser à l'économie. On se décida à faire le voyage sur un bâtiment à voiles. C'était, en effet, une différence presque de moitié dans le prix du passage. En revanche, on devait être plus longtemps en mer.

Outre son passage et celui de ses deux filles, Juliette avait à payer celui de sa domestique Toinette Gavard, vieille et fidèle servante qui l'avait élevée et qui avait vu naître ses enfants. Elle emmenait aussi le mari de cette femme, maître Bertrand, qui avait été pendant vingt ans, jardinier au service de M. Ferdinand Martigné, le père de Juliette. La présence de Toinette et de Bertrand devait être d'ailleurs une protection pour ses enfants, et cette pensée l'emportait sur tout autre considération.

Si Juliette avait de bonnes raisons pour payer le passage de deux domestiques dont elle connaissait le dévouement et la fidélité, Clémence, en revanche, aurait bien pu se dispenser d'emmener sa femme de chambre Brigitte et un grand flandrin nommé Hercule Caritaud, qu'elle avait depuis deux ans à son service.

Malgré son avarice, Mme. Geneviève Martigné se donnait aussi le luxe de se faire accompagner par sa domestique, Opportune Lecerre, anglaise et sèche personne, aussi maigre que sa maîtresse était grasse, et aussi hargneuse avec les autres domestiques qu'elle était humble et douce en apparence avec ses supérieurs.

Valentin prétendait que cette créature pointue était un remords vivant attaché à Mme. Geneviève Martigné pour lui reprocher l'état trop florissant de sa personne. Lui-même ne comptait d'abord emmener aucun domestique ; mais, grâce à sa bonté ordinaire, il se laissa entraîner à se charger d'un gamin de quinze à seize ans, nommé Joseph Furetal, qui s'était impatronisé chez Valentin. Ce dernier lui faisait cadeau de ses vieux habits pour le récompenser de broser les neufs. Comme il avait toujours la main ouverte, il faisait vivre maître Joseph ; malgré les nombreux défauts de Furetal, Valentin avait fini par s'attacher à son *esclave*, comme il l'appelait en riant. De son côté, le pauvre petit diable, qui avait cruellement pâti jusqu'au moment où sa bonne étoile lui avait fait rencontrer M. Mazeran, éprouvait pour Valentin une affection d'autant plus vive que c'était la seule personne qui lui eût jamais témoigné de l'intérêt.

Tout en disant que c'était une folie dans sa position de fortune d'emmener ce gamin, Valentin ne put résister aux supplications de Furetal.

Les autres domestiques que nos voyageurs emmenèrent avec eux étaient Baptiste Quinotte, le valet de chambre de Savinien Guitarnan ; James Kanstick, le froid, correct et imperturbable *servant* de Sir Richard Overnon ; enfin Abdul Sherazie et Bhyrrub Komul, les serviteurs indous de M. Morany.

Ces deux derniers obéissaient comme des esclaves au moindre geste, au premier regard de M. Morany. Parfois cependant celui-ci semblait gêné par leur présence, et ses yeux évitaient involontairement leurs yeux brillants, mais impassibles.

Mme. Bartelle avait même remarqué, mais sans y attacher aucune importance, que Morany n'avait jamais l'air de s'occuper d'elle lorsque l'un ou l'autre des domestiques indous était dans l'apparte-

ment, et qu'il s'éloignait précipitamment de la jeune femme aussitôt qu'il entendait le pas d'Abdul ou de Bhyrrub.

Il va sans dire que tous les domestiques (les Européens du moins) se faisaient complètement illusion sur l'Afrique et sur la manière de voyager dans l'intérieur des terres. Quelques-uns d'entre eux (ainsi qu'on l'apprit plus tard) se figuraient qu'ils n'auraient qu'à se faire servir par les naturels du pays.

S'ils avaient pu soupçonner la vérité, il est probable que, sauf Joseph Furetal et le couple fidèle des Gavard aucun d'eux n'aurait consenti à quitter Paris, malgré les gages splendides qu'on leur promettait. Mais, comme il arrive souvent, la conversation de la cuisine était un reflet de celle du salon, et les châteaux en Espagne des domestiques se bâtissaient sur le modèle de ceux de leurs maîtres.

## XIII.

Quelques jours avant son départ pour le Cap de Bonne-Espérance, M. Morany donna rendez-vous à M. Gurnout, rue de Laval.

Ce dernier n'eut garde de manquer à l'appel de son patron.

—Monsieur Gurnout, lui dit le prétendu Gardélan, j'ai un voyage à faire, et je voudrais emmener avec moi un homme intelligent et dévoué.

Gurnout baissa modestement les yeux.

—J'ai pensé à vous.

—Oh ! monsieur, que de bontés !... murmura Gurnout en s'inclinant.

—Etes-vous disposé à m'accompagner ?

—Certainement, monsieur ; de grand cœur.

—Je vais à Vienne, d'abord, et de là en Moldavie.

—En Moldavie ?

—Mon Dieu, oui. Cela vous effraie ?

—Nullement, monsieur.

—Il va sans dire que vos appointements seront augmentés. Je me charge de tous vos frais de voyage, de nourriture, etc., et je vous donnerai cinq cents francs par mois.

Gurnout se confondit en remerciements.

—A propos, reprit M. Morany, j'ai des raisons particulières pour faire le voyage d'ici à Vienne très rapidement et sans que rien puisse révéler mon passage. En conséquence, j'envoie mes bagages à l'avance. Je vous prie d'en faire autant.

—Oh ! moi, j'ai si peu de chose !...

—N'importe. Notre voyage sera long, et de Vienne en Moldavie, nous aurons des nuits à passer. Faites une caisse des objets dont vous pouvez avoir besoin et adressez-la à l'hôtel de l'*Archer-Royal*, à Vienne ; c'est là que nous descendrons.

—Très-bien, monsieur.

—Voici dix louis pour le cas où vous auriez quelques petites emplettes à faire. Que votre caisse parte demain. Dites à votre concierge que vous allez en Angleterre, en Belgique, n'importe où, enfin, excepté en Autriche ; mais ne parlez ni de moi, ni du but de notre voyage. Comme vous habitez seul et n'avez pas de famille, cela vous sera plus facile qu'à tout autre.

—Certainement, monsieur. Quand partirons-nous ?

(A CONTINUER.)

## PETITS JEUX DE SOCIÉTÉ.

## LE MOT CACHÉ.

La jeune fille qui doit deviner sort de la chambre ; les autres choisissent un mot simple et d'un emploi fréquent ; par exemple : *comme, si, un pas*. Ce mot doit se trouver renfermé dans les réponses que l'on fera aux questions de celle qui devine. Quand elle revient et qu'elle a fait sa question, elle doit bien observer le retour du même mot dans chacune des réponses qui lui sont faites. Celle qui fait deviner, en employant le mot maladroitement ou en le faisant trop remarquer, ira deviner à son tour.

Nous avons pensé que, pour faciliter l'intelligence de certains jeux un peu compliqués, il serait à propos de les présenter sous formes de dialogues, et nous aurons recours à cet expédient toutes les fois que nous le jugerons nécessaire.

Nous supposons sept jeunes filles réunies pour ce jeu. Elles se nomment Émilie, Henriette, Louise, Marie, Mathilde, Héloïse et Juliette. C'est Émilie qui sort pendant que les autres vont chercher un mot.

MARIE. Quel mot choisissons-nous ?

LOUISE. Le mot *amitié*, ou bien *crainte*.

HÉLÈNE. Non, non ; il serait trop facile à deviner. Prenons le mot *bien*.

TOUTES. Oui, *bien*. Viens, Émilie. (*Émilie rentre*.)

ÉMILIE. Marie, as-tu été te promener ce matin ?

MARIE. Oui, et la promenade était bien agréable.

ÉMILIE. Louise, aimes-tu les pêches ?

LOUISE. Oui, j'aime bien les pêches, mais je préfère les groseilles.

ÉMILIE. Mathilde, quel livre lis-tu en ce moment ?

MATHILDE. Je lis *Hélène*, par miss Edgeworth, et j'aime bien le caractère d'Hélène.

ÉMILIE. Henriette, est-ce toi qui as brodé ce col ?

HENRIETTE. Non, ce n'est pas moi, parce que je ne brode pas assez bien.

ÉMILIE. Je n'irai pas plus loin, le mot est *bien*. C'est Henriette qui m'a fait deviner. (*Henriette sort*.)

Nous ne continuons pas, parce que le jeu nous paraît suffisamment expliqué. Nous allons le remplacer par un autre qui lui ressemble beaucoup, mais qui est un peu plus difficile et plus amusant.

## RÉPONSE EN UNE PHRASE.

Nous nous servons encore du même procédé pour rendre notre explication plus claire. Une jeune fille va deviner. Cette fois c'est Louise. Chacune donne un mot à sa compagne, qui est obligée de faire entrer ce mot dans sa réponse, quelle que soit la question qu'on lui adresse.

ÉMILIE. Juliette, je te donne le mot *crocodile*.

JULIETTE. Et moi je donne à Marie le mot *enchan-teur*.

MARIE. Je donne à Hélène le mot *baromètre*.

HÉLÈNE. Je te donne, Mathilde, le mot *jardin*.

MATHILDE. Je donne à Henriette le mot *chanson*.

HENRIETTE. Et toi, Émilie, je te donne *bateau*.  
(*Louise rentre.*) Émilie, as-tu reçu des nouvelles de ta maman ?

ÉMILIE. Oui, et elle m'écrit qu'étant sur le bateau qui descend la Saône elle a eu un grand orage, avec beaucoup de tonnerre et d'éclairs.

LOUISE. C'est tonnerre.

TOUTES. Non, non ; c'est bateau.

LOUISE. Juliette, comptes-tu te lever de bonne heure demain ?

JULIETTE. Je me lèverai le plus tôt que je pourrai ; car, quand je dors trop, je fais des rêves affreux, et je vois en rêvant des loups, des serpents, des crocodiles, des tigres, des rhinocéros et des ours.

LOUISE. En voilà assez. Comment veux-tu que je me retrouve dans toutes ces vilaines bêtes ? C'est cro... non, c'est rhinocéros.

JULIETTE. Pas du tout ; tu avais bien commencé, c'est crocodile.

LOUISE. Allons, à une autre. Marie, as-tu fini ton dessin ?

MARIE. Pas encore. J'aurais besoin pour le finir de la baguette d'un enchanteur ou de celle d'une fée qui viendrait dans un petit char traîné par des colombes ou des papillons.

LOUISE. Je suis bien embarrassée, mais je crois que c'est papillon.

MARIE. Non, c'est enchanteur.

LOUISE. Je ne devinerai donc pas ? Dis-moi, Hélène, aimes-tu les fraises ?

HÉLÈNE. Que faut-il donc que je réponde ? Quand le baromètre... Non ; j'aime bien les fraises, mais j'aime à m'aller promener quand le baromètre annonce du beau temps.

LOUISE. Ce mot-là n'est pas difficile à deviner. C'est baromètre.

MATHILDE. Quel dommage ! je préparais une si jolie histoire !

LOUISE. Il n'est pas toujours possible de se servir de l'histoire que l'on a préparée.

On voit que, pour rendre ce jeu plus difficile, il faut faire entrer dans sa réponse des mots qui puissent détourner l'attention du mot véritable. Il y a encore une autre manière de le jouer. On peut se donner les mots tout bas, afin que les joueurs aient aussi le plaisir de chercher le mot avec celui qui fait les questions. Au reste, cela fait peu de différence pour l'intérêt du jeu. L'essentiel est de ne pas varier sa voix dans la réponse, quand on prononce le mot donné, parce qu'alors cette inflexion de voix le fait aisément deviner.

#### PLUSIEURS MOTS POUR UN.

Voici un autre jeu où il est si facile de deviner, que nous hésiterions à le mettre sur notre liste, s'il n'y avait pas moyen de lui donner quelque intérêt : c'est lorsqu'il n'est pas su de plusieurs de celles qui le jouent. Elles ne sont pas dans le secret, et c'est la personne qui est censée devoir deviner qui s'entend avec celle qui dirige le jeu. Celle-ci choisit un mot dans lequel il entre autant de lettres qu'il y a de personnes présentes. Elle indique à celles qui ne savent pas le jeu le mot qu'elles auront à répondre.

Si on est quatre, on choisira, par exemple, le mot *pain*. Quant celle qui doit deviner rentre, chacune lui dit un mot commençant par une des lettres composant le mot *pain*, dans leur ordre. Ainsi, la première dira *pommes*, la seconde *amandes*, la troisième *image*, et la quatrième *nid*. Il faut que celle qui est censée deviner se souviennent de chacune de ces première lettres, et elle reforme aussitôt le mot, ce qui étonne celles à qui on n'a pas dit le secret du jeu.

#### LE MOT INDICATEUR.

Ce jeu est de la même famille que le précédent et n'a aussi que le même genre d'intérêt, qui est de donner à penser à celles qui le jouent et qui ne sont pas dans le secret. Celle qui dirige le jeu convient avec les autres que l'on touchera un objet en l'absence de celle qui feint de deviner. Quand elle rentre, sa complice lui demande, en touchant beaucoup de choses dans la chambre : « Est-ce ceci ? » ou : « Est-ce cela ? » Précédemment elles étaient d'accord pour que le mot *ceci* ou le mot *cela* fût employé pour désigner l'objet qui a été touché. Au moment où elle prononce le mot *indicateur*, l'autre répond : « Oui » à la grande surprise des jeunes filles qui ne connaissent pas le jeu ; mais on en apprend bientôt le secret, et alors il n'est plus possible de le jouer.

#### LES CINQ VOYELLES.

Puisque nous nous occupons à décomposer la langue pour en composer certains jeux, nous placerons ici tout ce qui nous paraîtra se rattacher à ces différents exercices sur les lettres, les voyelles, les syllabes ou les mots difficiles à prononcer ; et quand nous en aurons épuisé la liste, nous passerons à des jeux plus animés.

Pour ce jeu des voyelles, il faut encore chercher à surprendre quelques-unes des jeunes filles qui font partie du jeu, et qui en ignorent cependant le procédé. Beaucoup de personnes le jouent en se servant de cette formule : « M. le curé n'aime pas les O ; que lui donnerons-nous ? » Nous ne tenons pas compte de cette phrase, qui est fréquemment employée, parce que nous trouvons qu'il n'est pas convenable de prendre en plaisantant le nom des personnes dont le caractère doit être respecté. Nous demandons, en conséquence, que l'on y substitue, soit un nom imaginaire, soit celui d'une des personnes présentes, si elle y consent. Nous disons donc : « Mme\*\*\* n'aime pas les O ; que lui donnerons-nous ? » et l'équivoque porte sur la lettre O, que les personnes qui ignorent le jeu prennent pour des os, ce qui les oblige à chercher des mots dans lesquels il ne s'en trouve pas.

Toutes les fois que l'on fait cette méprise, on paye un gage. Ce jeu est amusant, et les personnes qui le connaissent en tirent un bon parti en faisant de longues nomenclatures qui étonnent celles qui ne l'ont pas encore joué. On peut faire une ordonnance pour une personne malade qui n'aime pas les O, en lui traçant un régime où on lui recommande d'une part, ce qu'elle doit faire, et, de l'autre, ce qu'elle doit éviter. La malade prendra des bains avec de l'eau de rivière, mais surtout pas d'eau de fontaine. Elle prendra des panades ; mais surtout ni consommés, ni bouillons, ni sirops, ni compotes. Elle pourra manger des fèves et des lentilles, mais ni pois ni haricots, ni pommes de terre ; des fruits, comme pêches, fraises, cerises, mais ni poires, ni melons ; des perdrix, et pas de poulet, etc.

Pour les autres voyelles : on change un mot dans la phrase, et l'on dit : « Mme\*\*\* n'aime pas les *ânes*, et vous, les aimez-vous ? » La personne à qui on s'adresse doit vanter les qualités de l'âne, ou parler de ses défauts, sans employer la voyelle A.

Pour la voyelle E, il est très-difficile de répondre, et c'est à peine si l'on trouve quelques mots dans la langue où cette voyelle ne soit pas employée ; mais, avec des efforts cependant, on peut trouver une ou deux phrases, et il faut s'en contenter.

Pour I, on adresse la question que l'on veut, et dans celle-là, comme dans les autres, la personne qui interroge doit placer la lettre omise, et dire, par exemple : « Répondez-moi sans I : Aimez-vous la compagnie ? » Cette manière oblige à faire des périphrases pour répondre, et multiplie les difficultés du jeu. On peut se souvenir de cette jolie réponse qui a un double sens :

Aimer sans I serait bien amer.

Même observation pour la voyelle U. Et puis répé-

tons avec M. Jourdain : « A, E, I, O, U : que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela ! »

On a essayé ce jeu par écrit, et on est parvenu à composer des lettres entières avec suppression de telle ou telle voyelle. Nous donnons ici un exemple où ne se rencontre pas la voyelle A, une des plus usités, sans que l'effort y paraisse trop à découvert :

« Voici une nouvelle invention, mon cœur, pour exciter votre curiosité. Nous voulons juger de l'inutilité de telle ou telle voyelle. L'écriture serait très-bonne si l'on pouvait se réduire et n'en conserver que deux ou trois. Tout homme qui invente mérite que le peuple lui décerne le triomphe. Mon invention est une misère qui donne bien des peines pour dire des bêtises, ou ne rien dire ; ne vous en servez point si vous m'en croyez. »

#### LA LEÇON DE LECTURE.

Maintenant passons à la leçon de lecture, par laquelle nous aurions peut-être dû commencer, pour suivre un ordre logique. On s'assied et on épelle un mot que l'on choisit parmi les plus longs, en prenant soit un adjectif, soit un nom propre. Celui de *Nabuchodonosor* est trop fréquemment employé pour que nous ne le choisissons pas comme exemple. La première personne du cercle dit, et les autres répètent après elle : « N, A, na. » Au deuxième tour elle dit : « N, A, na, B, U, bu, » Au troisième tour, elle reprend : « N, A, na, B, U, bu, C, H, O, cho (que l'on pronon co), » et ainsi de suite, jusqu'à ce que le mot soit entier. Il ne faut pas mettre le plus petit intervalle en se succédant les uns aux autres. Cela produit un petit gazouillement comme celui de mille oiseaux bavards qui se retirent dans un gros arbre quand le jour baisse, mais sans être tout à fait aussi harmonieux.

#### LES PROPOS INTERROMPUS.

C'est encore une des variétés de ces jeux dans lesquels les demandes et les réponses s'entre-croisent d'une manière bizarre pour produire au hasard, soit des réponses qui surprennent par leur justesse, soit des contre-sens qui amusent encore davantage. Nous les mettons en action pour le rendre plus intelligible,

**HENRIETTE.** Je vais faire une question tout bas à Marie, qui est à ma droite, et elle me répondra aussi tout bas. Elle fera une question à celle qui vient après elle, qui lui répondra. Lorsque le tour du cercle sera fini, je reprendrai tout haut la question de ma voisine de gauche, qui est la dernière, et j'y répondrai par la réponse que ma voisine de droite m'a faite en commençant ensuite celle-ci dira ma question et dira la réponse de celle qui est à sa droite, et ainsi de suite jusqu'à la fin. Ayez bien soin de vous souvenir des questions et des réponses qui vous sont faites. Marie, à quoi sert un soufflet ?

**MARIE.** A souffler le feu. (*A Emilie.*) A quoi servent les pompes des pompiers ?

**ÉMILIE.** A éteindre le feu. (*A Juliette.*) A quoi sert une charrue ?

**JULIETTE.** A labourer la terre. (*A Hélène.*) A quoi sert un bonnet ?

**HÉLÈNE.** A couvrir la tête. (*A Mathilde.*) A quoi sert un soulier ?

**MATHILDE.** A chausser le pied. (*A Louise.*) A quoi sert une épingle noire ?

**LOUISE.** A attacher les cheveux. (*A Henriette.*) A quoi sert un baromètre ?

**HENRIETTE.** A marquer la pesanteur de l'air. (*Haut.*) Nous allons voir maintenant si les réponses s'accordent bien. Louise m'a demandé à quoi servait un baromètre, et Marie m'a répondu : à souffler le feu.

**MARIE.** Henriette m'a demandé à quoi servait un soufflet, et Emilie m'a répondu à éteindre le feu.

**ÉMILIE.** Marie m'a demandé à quoi servent les pompes des pompiers, et Juliette m'a répondu à labourer la terre.

**JULIETTE.** Emilie m'a demandé à quoi servait une charrue, et Hélène m'a répondu : à couvrir la tête.

**HÉLÈNE.** Juliette m'a demandé à quoi servait un bonnet, et Mathilde a répondu : à chausser le pied.

**MATHILDE.** Hélène m'a demandé à quoi servait un soulier, et Louise m'a répondu : à attacher les cheveux.

**LOUISE.** Mathilde m'a demandé à quoi servait une épingle noire, et Henriette m'a répondu : à mesurer la pesanteur de l'air.

Ce jeu, qui produit ce qu'on appelle des *coq-à-l'âne* (1) demande un certain effort de la mémoire pour ne pas oublier les demandes et les réponses. Nous allons encore citer quelques jeux qui rentrent dans la même catégorie.

(1) On appelle ainsi des discours sans suite et sans raison, dont les parties n'ont pas plus de rapport entre elles qu'un *coq* en a avec un *âne*.

#### LES PROPOS INTERROMPUS PAR ÉCRIT.

Les jeunes filles qui prennent part à ce jeu écrivent chacune sur un petit carré de papier une question, la plus bizarre possible. On mêle les petits papiers dans une boîte ou dans une corbeille. Chaque joueuse tire un de ces billets et y répond sur un autre papier, puis elle met sa réponse dans une seconde corbeille et remet la demande dans la première. On tire ensuite alternativement une demande et une réponse, mais la réponse ne sort presque jamais en même temps que la demande pour laquelle on l'avait faite.

Une variété de ce jeu consiste à mettre la réponse sur le même papier que la question. Tout l'intérêt repose alors sur l'esprit ou sur la bizarrerie de l'une ou de l'autre, ou sur l'anonyme que gardent les auteurs et que l'on s'efforce de pénétrer. Pour cette seconde manière de jouer, les questions sont tirées de même, et la réponse y est faite par une personne autre que celle qui a fait la question.

Au reste, nous renvoyons au jeu du *secrétaire* qui a quelque analogie avec celui-là et pour lequel nous donnons de plus grands développements.

## CHIMIE DOMESTIQUE.

### NETTOYAGE DES MEUBLES

Pour enlever la poussière qui s'est accumulée dans les sièges, on les frappe habituellement avec un jonc ; cette méthode est mauvaise, car, pour peu que les coups soient assésés avec énergie, le jonc, si flexible qu'il soit, peut gâter les étoffes et faire sauter les clous. Il faut user d'une sorte de petit fouet, à plusieurs lanières de cuir, un

knout en miniature, attaché à un manche de moyenne longueur. Ces lanières offrent moins de résistance que le jonc ; elles sont par conséquent moins préjudiciables à la conservation des meubles, tout en étant suffisantes pour enlever la poussière. Si cette opération se pratique à l'intérieur de l'appartement il faut couvrir les glaces, pendules, flambeaux, cadres, etc., avec des morceaux de linge (vieux draps ou vieilles nappes.)

## NETTOYAGE DES CUIVRES DORÉS

Les flambeaux dorés sont souvent couverts de petites taches de cire, ou plutôt de graisse, les bougies *stéarines* ayant généralement remplacé les bougies de cire; il faut enlever immédiatement ces taches, qui se convertissent en *vert-de-gris*. On humecte une petite éponge avec de l'eau tiède, on la passe sur un morceau de savon, et l'on frotte les taches, qui disparaissent immédiatement. Lorsque ces taches se sont produites sur des meubles en bois, il faut les enlever à l'aide d'un tampon de flanelle imbibé d'huile.

## NETTOYAGE DES BRONZES DORÉS.

Si le bronze doré a été taché par de l'huile ou par un corps gras quelconque, il faut d'abord le laver dans une eau de cendres, ou bien de potasse, puis on prépare une mixtion composée d'eau, de sulfate d'alumine et d'acide nitrique : la proportion est d'un tiers de sulfate d'alumine, un tiers d'acide nitrique et deux tiers d'eau; on passe le bronze doré dans cette mixtion, on l'essuie soigneusement avec un morceau de flanelle et on le laisse sécher.

## NETTOYAGE DES OBJETS EN ACIER.

On prend de l'huile d'olive, on y met de la suie passée au tamis; on mêle le tout et l'on s'en sert pour frotter l'acier, en employant une petite brosse.

## NETTOYAGE DE L'ÉCAILLE.

Les peignes d'écaille peuvent recouvrer leur éclat primitif, lorsqu'on les frotte avec de la *terre pourrie* humectée d'huile d'olive. On fait un tampon de linge, et l'on frotte le peigne en employant ce mélange. Quand l'écaille a repris son éclat, on continue l'opération en employant seulement la *terre pourrie*, et enfin en la frottant avec un morceau de peau. On polit la corne de la même façon.

## NETTOYAGE DES LAMES DE COUTEAUX.

On prend de la chaux pulvérisée, un bouchon de liège humecté d'eau, et l'on frotte soigneusement les lames de couteaux avec ce bouchon, après les avoir couvertes de chaux; on essuie; on laisse sécher.

## NETTOYAGE DES VERRES DE LAMPE.

Les verres de lampe sont très-souvent couverts de taches d'huile séchées par la flamme, et qui ne peuvent être emportées par le lavage; on les nettoie parfaitement en employant le procédé suivant: on mouille un linge avec de l'eau tiède, on met sur ce linge mouillé de la poudre d'*émeri* (pierre qui sert à polir les métaux), que l'on trouve chez tous les épiciers; on frotte le verre de la lampe avec ce linge: toutes les taches disparaissent.

## NETTOYAGE DES MIROIRS.

On ne nettoiera les glaces avec une éponge fine humectée d'eau mélangée d'alcool; on aura pilé et tamisé de l'indigo; on mettra une petite quantité de cette poudre sur un morceau de linge fin, on s'en servira pour frotter la glace vivement et légèrement; on l'essuiera de suite avec une peau de daim, spécialement consacrée à cet usage. L'indigo en poudre est préférable au blanc d'Espagne tamisé, parce qu'il restitue aux miroirs tout leur éclat. Lorsqu'il n'est pas nécessaire de laver les glaces, on en entretient le poli en les frottant avec un *nouet* rempli d'indigo en poudre.

## NETTOYAGE DES MEUBLES, MARBRES, GLACES ET VITRES.

On peut faire, sans le secours d'un ouvrier, et à peu de frais, un vernis qui rendra aux meubles en bois d'acajou, de noyer, etc., leur éclat primitif.—On prend 30 grammes de cire jaune et 30 grammes d'esprit de térébenthine; on place ces ingrédients sur un feu extrêmement doux, afin d'éviter l'évaporation de térébenthine;

quand la cire est fondue et que l'on a eu le soin d'essuyer le bois que l'on veut vernir, on prend un tampon de linge, on l'enduit de vernis, et l'on frotte le meuble qui ne tarde pas à reprendre son éclat.

On rend le *poli* au marbre en employant ce même vernis avec cette différence que l'on substitue de la cire blanche à la cire jaune. Une fois par an il faut frotter le marbre avec une pâte composée de *tripoli anglais* et d'huile d'olives. On prend un morceau de cette pâte, et on l'étend sur le marbre, en employant un tampon de linge.

Le nettoyage des vitres à l'aide d'un morceau de mousseline humecté d'alcool et d'eau est suffisant pour enlever la poussière, mais non pour leur rendre leur limpidité première. Pour atteindre ce but, il faut prendre un quart de litre d'eau, le placer sur le feu, et, au moment de l'ébullition, y ajouter deux cuillerées de bon vinaigre, un morceau de craie blanche pesant environ seize grammes; on retire ces ingrédients du feu.—Après avoir nettoyé les glaces et les vitres avec de l'alcool et de l'eau, on passe dans un morceau de mousseline la préparation que nous venons d'indiquer, on en mouille un morceau de peau, et l'on frotte doucement les vitres et les glaces.

On peut employer la même préparation pour nettoyer les cristaux unis, ou taillés; dans ce dernier cas, il faut, après les avoir frottés, employer une petite brosse, pour enlever les parcelles de craie qui pourraient être restées dans les dessins creux du cristal.

Il ne serait pas prudent d'employer autrement la craie; si purifiée qu'elle puisse être, elle contient toujours quelques parcelles de sable ou de grès qui pourraient rayer la surface des glaces.

## NETTOYAGE DES MARBRES DE CHEMINÉE.

Quelques fissures peuvent exister dans le marbre des cheminées, et la fumée, s'introduisant par ces brèches, forme des plaques noires et gluantes. On nettoiera ces taches, et d'autres de diverse nature, en préparant une lessive de potasse très-chargée et de chaux vive. Avec un morceau de gros linge ou bien une éponge grossière trempée dans ce liquide, on humecte le marbre; on laisse sécher, sans essuyer. Au bout de vingt-quatre heures, on prépare une eau de savon avec laquelle on lave le marbre; on laisse sécher; on prend un morceau de flanelle très-légèrement imbibé d'huile d'olive, et l'on frotte le marbre aussi fortement que possible.

## NETTOYAGE DES TACHES SUR LE MARBRE.

Si le marbre des cheminées, des étagères de salle à manger, etc., a perdu son poli, il ne suffira pas d'employer les moyens ci-dessus indiqués. On fera fondre une certaine quantité de cire blanche; lorsqu'elle est liquéfiée, on ajoute une quantité égale d'essence de térébenthine. On opérera un mélange aussi complet que possible, en agitant le tout avec une petite pelle en bois. On peut conserver cette préparation dans des fioles bien bouchées, mais elle est plus efficace lorsqu'on l'emploie immédiatement après l'avoir retirée du feu; on s'en sert pour frotter fortement le marbre avec un tampon de laine. On peut remplacer ce mélange par le *tripoli* d'Angleterre, réduit en pâte par l'incorporation d'huile d'olive.

## NETTOYAGE DES TACHES D'ENCRE SUR LES MEUBLES D'ACAJOU.

Les taches d'encre sur le bois d'acajou disparaissent, si elles sont récentes, pour peu qu'on les couvre avec un peu de sel d'oseille; on frotte ensuite les taches avec un morceau de linge mouillé. Si elles sont anciennes, on trempera un petit pinceau dans du jus de citron, et on le passera sur les taches; si elles résistent au jus de citron, on le remplacera par du vitriol liquide.

## NETTOYAGE DES TACHES DE GRAISSE SUR LE PARQUET.

On enlève ces taches en préparant une mixture de  $\frac{2}{3}$  de poudre d'argile et  $\frac{1}{3}$  de carbonate de soude; on hu-

mecte d'eau cette mixture, on l'étend sur la tache de graisse ; au bout de six à huit heures la tache a disparu.

#### NETTOYAGE DES TACHES D'ENCRE SUR LE LINGE.

Pour enlever les taches d'encre, soit sur les mouchoirs d'écolier, soit sur les tabliers bleus dont l'étoffe est *bon teint* et peut aller à la lessive, il suffit d'arroser ces taches avec du suif de chandelle avant d'encouer les objets tachés ; la lessive enlève le suif et la tache en même temps ; s'il restait une trace jaune, une seconde lessive la ferait disparaître.

#### NETTOYAGE DES PAPIERS TACHÉS D'HUILE.

On place le papier taché d'huile sur un papier *buvard*, et l'on presse sur la tache un morceau de coton enduit d'éther. On emploiera, avec un succès plus certain encore de la benzine au lieu d'éther.

Si le papier est uni, on pourra faire une pâte avec de la magnésie calcinée et de l'eau, la placer sur la tache, l'y laisser sécher, et ratisser ensuite le papier.

#### NETTOYAGE DES BOUTONS DE METAL.

La mode des boutons de métal garnissant les corsages et les paletots de femme donne une utilité réelle à la recette suivante. Les boutons qui ont séjourné pendant six mois au fond d'une armoire peuvent avoir perdu leur éclat ; on prendra une carte à jouer, on y découpera une ouverture suffisante pour laisser passer le bouton qu'il s'agit de nettoyer ; la carte préservera le vêtement de toute souillure. Si les boutons sont en acier, et qu'il aient quelques taches de rouille, on les frottera avec du papier de verre ; s'ils sont en acier, ou bien en tout autre métal, sans tache de rouille, on les frottera avec une poudre composée de 50 grammes de blanc d'Espagne et de 5 grammes de mercure doux ; le blanc d'Espagne, pilé et tamisé, est mélangé avec le mercure. On humecte ce mélange avec de l'alcool, au moment où l'on veut nettoyer les boutons de métal. On préserverait les boutons si, à la fin de la saison où l'on a employé les vêtements qui en sont garnis, on enveloppait chaque bouton avec un morceau de papier de soie.

#### NETTOYAGE DES GALONS.

C'est aussi du savon râpé que l'on prend pour nettoyer les galons d'or ou d'argent. On place dans un pot quelconque, pouvant supporter le feu, 50 grammes de savon râpé, un litre d'eau. Cette quantité doit être doublée ou triplée, selon le volume des galons. On découd ceux-ci, on les met dans une enveloppe de linge, que l'on coud de façon que les galons y soient totalement renfermés. On place cette enveloppe dans le pot ci-dessus indiqué, on met le tout sur le feu, on l'y laisse jusqu'à ébullition ; on retire, on sépare les galons de leur enveloppe, on les lave dans de l'eau pure. Si l'on aperçoit dans les galons quelques places plus particulièrement fanées, on les humecte avec de l'alcool chaud ; on laisse sécher, et, en dernier lieu, on essuie soigneusement avec un morceau de peau très-molle.

#### NETTOYAGE DES CHAPEAUX DE PAILLE.

On prend du savon blanc, on en frotte un morceau d'étoffe de laine imbibé d'eau de lessive ; quand ce morceau est couvert de mousse, on s'en sert pour laver les chapeaux de paille ; ceux-ci doivent être décousus, étendus sur une table bien propre, ou, mieux encore sur un morceau de linge blanc. Quand le chapeau a été bien frotté dans tous les sens, on le rince, en passant partout un morceau d'étoffe de laine imbibé d'eau pure, puis on l'essuie avec un morceau de linge sec. On prépare ensuite une petite caisse ou barrique pour passer le chapeau au soufre et l'on l'allume ; on suspend le chapeau dans la barrique, on ferme celle-ci aussi soigneusement que possible ; on y laisse le chapeau pendant une demi-heure ; on le retire, et, afin de lui rendre son lustre, on le repasse avec un fer chaud, en mettant une feuille de papier entre le fer à repasser et le chapeau.

#### NETTOYAGE DES GANTS D'UNIFORME, ET GANTS EN PEAU DE SUÈDE.

Des gants en peau de daim ou de castor peuvent se nettoyer, si l'on veut suivre exactement les prescriptions suivantes. On râpe du savon blanc, on le fait dissoudre dans de l'eau chaude ; on fait deux parts de cette eau. Après avoir lavé les gants, *sans jamais les tordre*, dans la première part, on renouvelle le lavage avec le reste de l'eau de savon ; on presse les gants dans le sens de leur forme pour les faire égoutter, et, si l'on n'a point de *main* en bois pour les faire sécher, on les tire doucement d'abord *en largeur*, puis *en longueur*, et l'on en fait autant pour chaque doigt.

On prépare un mélange composé de terre pourrie et de terre à foulon, d'eau et de vinaigre, si les gants sont de couleur foncée ; s'ils sont blancs, on ne prend que de la terre de pipe ; s'ils sont jaunes, de l'ocre jaune. En tout cas, il faut délayer ces diverses substances dans de l'eau et du vinaigre. On humecte, avec l'une de ces préparations une petite éponge avec laquelle on frotte les gants en tous sens. On laisse sécher, mais en ayant le soins de les tirer, en longueur et en largeur, plusieurs fois ; car, si l'on n'y touchait plus, ils deviendraient durs. Quand ils sont secs, on les frappe pour en faire tomber la poudre, puis, on les recouvre d'une feuille de papier, et on les repasse avec un fer chaud. On peut nettoyer de la même façon les gants en peau de Suède.

#### NETTOYAGE DES GANTS GLACÉS A NEUF.

Pour les gants glacés, on emploiera un morceau de flanelle blanche, humectée avec du lait, et saupoudré de savon blanc râpé ; on frotte par petites places et l'on emploie *immédiatement* un autre morceau de flanelle, sèche, cette fois, pour essuyer la place humectée, en la frottant vivement. Cette opération réussit mieux si l'on met le gant qu'il s'agit de nettoyer, et qui se trouve par conséquent tendu sur la main.

#### NETTOYAGE DES GANTS.

On se gante avec le gant qu'il s'agit de nettoyer ; on imbibé une petite éponge d'esprit de térébenthine, on passe l'éponge à plusieurs reprises sur le gant ; on le suspend pour le faire sécher.

#### NETTOYAGE ET TEINTURE DES GANTS.

On pose les gants sur une planche recouverte d'un morceau de toile, ou bien encore on se gante avec le gant que l'on veut nettoyer ; on prend un morceau de flanelle, on l'humecte de lait, on le passe sur un morceau de savon blanc, et l'on frotte le gant en repassant plusieurs fois sur les places salies.

Quand les gants blancs et couleur paille ont été nettoyés deux fois, on peut teindre facilement en couleur foncées. On prend du safran (selon que la dose en est plus ou moins forte, la couleur devient plus ou moins foncée), on jette dessus de l'eau bouillante, on laisse infuser pendant douze heures ; on coud les gants à leur ouverture afin qu'ils soient teints à l'extérieur seulement, et, à l'aide d'une éponge, on étend la couleur du safran sur les gants ; on les suspend pour les faire sécher.

#### NETTOYAGE DES CACHEMIRE.

Les cachemires à blanchir ou à nettoyer sont d'abord mis dans un baquet rempli d'eau. On mélange dans un second baquet contenant 15 litres d'eau, 100 grammes de bon savon de Gênes, 150 grammes de fiel purifié. On lave les cachemires dans ce bain après les avoir trempés dans le premier, puis on les rince dans une eau bien claire, légèrement chargée d'alum.

#### NETTOYAGE DES DENTELLES NOIRES.

On passe un brin de soie sur chaque côté de la dentelle, comme si on voulait la froncer ; on fait un boucle à chacune des extrémités de ces brins de soie, qui doivent

être de moyenne grosseur ; on plie la dentelle sur elle-même, de façon à former un ou plusieurs paquets, que l'on traverse à chaque extrémité avec une très-longue aiguille enfilée de fil blanc assez fin. On prépare une eau de savon, on la laisse refroidir ; lorsque cette eau est encore légèrement tiède, on y met les paquets de dentelle on les frotte doucement, on ajouta un peu d'eau chaude ; on change l'eau de savon en la prenant plus chaude, et l'on répète cette opération jusqu'à ce que l'eau assez chaude, *sans savon*, ne conserve aucune trace du passage des dentelles ; on laisse égoutter les dentelles sur un linge blanc, on les met dans de la bière, on les y laisse pendant quelques heures. On a préparé une planche *habillée* avec une couverture de laine ; on y étend la dentelle en *tendant* autant que possible les brins de soie qui ont été passés dans les bords de la dentelle ; pour cela, on place une épingle dans chaque boucle du brin de soie ; on met des épingles à la pointe de chaque *dent* du bord inférieur de la dentelle, et aussi dans le brin de soie qui a été passé dans le bord supérieur, de façon que la dentelle ne forme nulle part aucun rempli. On recouvre la dentelle ainsi préparée avec un morceau de calicot, sur lequel on passe des fers brûlants ; on enlève ensuite les brins de soie. Si l'on veut que la dentelle ait beaucoup d'*apprêt*, on repasse pendant qu'elle est encore très-mouillée. Son *infusion* dans la bière lui communique du *brillant*, et la dentelle nettoyée en suivant exactement ces procédés est entièrement remise à *neuf*.

Pour nettoyer un voile, il suffira de l'étendre sur la planche ci-dessus indiquée, de l'y épingle de façon qu'il ne forme aucun pli ; on mouillera ensuite un de calicot avec de la bière, on l'épinglera sur le voile on le repassera avec des fers brûlants.

Si la dentelle est par trop chargée de poussière, il ne faudra par la rouler en paquets, mais se borner (après y avoir passé des brins de soie (à la rincer dans plusieurs eaux de savon, dont on élève graduellement la température.

#### NETTOYAGE DES DENTELLES NOIRES, DES RUBANS ET DU VELOURS NOIR.

On plonge les dentelles et les rubans dans de la bière, on les presse et on les rapasse tandis qu'ils sont encore humides. Le velours noir, écrasé et rougi, peut-être rafraîchi de la façon suivante : deux personnes tiennent le morceau de velours par les deux extrémités ; une troisième passe sur l'envers du velours une éponge humectée de bière, puis, tandis que l'on tient ce velours comme nous l'avons dit, et pendant qu'il est humide, on le repasse avec un fer chaud.

#### NETTOYAGE DES PLUMES DE CHAPEAU.

On prend trois ou quatre litres d'eau de pluie, et l'on y râpe 65 grammes de savon blanc ; on met sur le feu. Quand le savon est complètement délayé, on retire la casserole, on laisse tiédir ; les plumes fanées sont humectées avec de l'eau propre et fraîche, puis on les étend tout humides sur une planche propre ; on les frotte soit avec un linge fin, soit avec une éponge humectée dans la préparation ci-dessus indiquée ; on les rince plusieurs fois dans de l'eau fraîche, pour enlever complètement le savon qui pourrait y adhérer, on les presse entre deux linges secs, on les agite pour les sécher, et enfin on répare soigneusement tous leurs brins.

Il s'agit maintenant de les friser. On étend des charbons ardents sur une plaque de métal, ou sur unâtre quelconque, et l'on tient les plumes à quelque distance de ce brasier ; elles achèvent de sécher et se *refrisent* en

même temps. Si l'on nettoie des plumes blanches, on jettera sur le brasier un peu de fleur de soufre : cette vapeur leur rendra leur blancheur originaire.

#### NETTOYAGE DES VOILES DE DENTELLE NOIRE.

On fait dissoudre un peu de noix de Galle dans de l'eau chaude, on y plonge le voile, on retire, on le rince dans de l'eau froide ; on a fait dissoudre de la gomme adragant dans de l'eau, on passe le voile dans cette dissolution, pour lui donner un peu d'*apprêt* ; on presse le voile pour en faire découler l'eau, on l'étend sur une planche à repasser en le fixant avec des épingles, et on le laisse sécher sur la planche.

#### NETTOYAGE DU CYGNE.

On trempe la garniture de cygne dans une eau de savon tiède, on la frotte doucement, on la retire, on la presse pour en faire découler l'eau, on la suspend près d'un poêle chauffé ; quand le cygne est sec, on le frotte, non avec une brosse, mais en employant le cygne lui-même ; de la sorte toute les petites plumes collées ensemble par l'opération du lavage se séparent et se redressent.

#### NETTOYAGE DES SOULIERS DE SATIN.

On prend un tampon de coton humecté d'esprit de vin, avec lequel on frotte les souliers ; on se sert d'un deuxième tampon sec pour les essuyer.

#### NETTOYAGE DES FLANELLES

On prend un demi-litre d'alcool à un franc le litre, on y joint 100 grammes de savon noir, et l'on met le tout sur un feu doux : on l'a laissé pendant toute la durée du nettoyage, qui s'opère au moyen d'une brosse de crin trempée dans le liquide, et avec laquelle on frotte la flanelle des deux côtés ; on la trempe dans de l'eau, sans la frotter, on laisse égoutter, on rince encore deux fois, et la fait sécher sans la tordre. On repasse avec un fer pendant que la flanelle est encore mouillée, mais après l'avoir essuyée avec un linge très-sec.

#### Autre procédé.

Au lieu d'alcool on emploie une eau de savon très-chaude, dans laquelle on a fait dissoudre 10 grammes de potasse, pour un litre d'eau. Pour le reste de l'opération, voir ci-dessus. Il ne faut jamais *tordre* la flanelle, sous peine de lui donner des plis qui la rétrécissent et la déforment.

#### NETTOYAGE DU TULLE, DES DENTELLES BLANCHE, ETC.

On découd les dentelles, on les plie et on les faufile en petits paquets ; on les place dans un petit sac en toile blanche, que l'on met tremper, pendant vingt-quatre heures, dans de l'huile d'olive. On prépare une eau de savon très-épaisse, on la cuire, et quand elle est bouillante on y jette le sac contenant les dentelles ; après un quart d'heure on le retire, on le frotte soigneusement en le rinçant dans de l'eau tiède, puis on le plonge dans l'amidon que l'on a préparé, ou, mieux encore, dans de l'eau gommée ; on retire les dentelles du sac, on les étend, et on les laisse sécher.

#### NETTOYAGE DES ETOFFES DE LAINE NOIRE.

Prenez de la feuille d'ortie, faites bouillir dans de l'eau avec un bâton de bois de chêne, et frottez l'étoffe avec la feuille cuite de l'ortie. Rincez ensuite à très-grande eau, et laissez sécher.

L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières.  
Le Prix est de \$3.00 par année, \$1.50 pour Six Mois.

Editeurs-Propriétaires.—DUVERNAY, FRERES & DANSEREAU.